Bod
Fr 842.5
Bea/Oen
102467

00102467

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

102467

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE BEAUMARCHAIS.

TOME CINQUIEME, vol-5

Contenant SON THÉATRE.

00102467

LA

FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE.

PAR M. DE BEAUMARCHAIS.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le mardi 27 Avril 1784.

En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison. *Vaud. de la Pièce.*

M. DCC. LXXXV.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

PAR un abus puniſſable, on a envoyé à Amſterdam un prétendu manuſcrit de cette Piece, tiré de mémoire & défiguré, plein de lacunes, de contre-ſens & d'abſurdités. On l'a imprimé & vendu en y mettant le nom de M. de Beaumarchais. *Des Comédiens de Province ſe ſont permis de donner & repréſenter cette production, comme l'ouvrage de l'Auteur : il n'a manqué à tous ces gens de bien que d'être loués dans quelques feuilles périodiques.*

PRÉFACE.

En écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au théâtre une piece bonne ou mauvaiſe : il n'eſt plus temps pour moi; mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides, ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi premiere, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point

établi au théâtre, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus eſt ce dont on parle le moins.

Il eſt peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous ce double aſpect des comédies, & j'aurai fait encore un bon uſage de la miénne, ſi je parviens en la ſcrutant à fixer l'opinion publique ſur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eſt-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE?

A force de nous montrer délicats, fins connoiſſeurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocriſie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuſer & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin? des bégueules raſſaſiées, qui ne ſavent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejetter. Déja ces mots ſi rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajuſtés au niveau de chaque inſipide cotterie, & dont la latitude eſt ſi grande, qu'on ne ſait où ils commencent & finiſſent, ont détruit la franche & vraie gayeté qui diſtinguait de tout autre le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédanteſque abus de ces autres grands mots *décence* & *bonnes mœurs*, qui donnent un air ſi important, ſi ſupérieur, que nos

jugeurs de comédies feroient défolés de n'avoir pas à les prononcer fur toutes les pieces de théâtre, & vous connoîtrez à-peu-près ce qui garotte le génie, intimide tous les auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, fans laquelle il n'y a pourtant que du bel efprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la fociété font parvenus à fe fouftraire à la cenfure dramatique : on ne pourroit mettre au théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, fans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oifons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni refpect pour les Magiftrats.

On ne feroit point le *Turcaret* fans avoir à l'inftant fur les bras, fermes, fous-fermes, traites & gabelles, droits-réunis, tailles, taillons, le trop-plein, le trop-bu, tous les impofiteurs royaux. Il eft vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offriroit fous d'autres traits, l'obftacle refteroit le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs*, de *Moliere*, fans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique nobleffe. Ses *Femmes favantes* irriteroient nos féminins bureaux d'efprit; mais quel calculateur peut évaluer la force & la lon-

gueur du levier qu'il faudroit, de nos jours, pour élever jusqu'au théâtre l'œuvre sublime du *Tartuffe?* Aussi l'auteur qui se compromet avec le public *pour l'amuser, ou pour l'instruire,* au-lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidents impossibles, de persiffler au-lieu de rire, & de prendre ses modeles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connoissoit aucun en composant son triste drame.

J'ai donc réfléchi que, si quelque homme courageux ne secouoit pas toute cette poussiere, bientôt l'ennui des pieces françoises porteroit la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encore, aux boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte; où la décente liberté, bannie du théâtre françois, se change en une licence effrénée; où la jeunesse va se nourrir de grossieres inepties, & perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvres de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme; & si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encore, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au théâtre, sans des situations fortes, & qui naissent toujours d'une dis-

convenance ſociale dans le ſujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ſes moyens, oſe admettre le crime atroce; les conſpirations, l'uſurpation du trône, le meurtre, l'empoiſonnement, l'inceſte dans *Œdipe* & *Phedre;* le fratricide dans *Vendôme;* le parricide dans *Mahomet;* le régicide dans *Macbeth*, &c. &c. La comédie, moins audacieuſe, n'excede pas les diſconvenances, parce que ſes tableaux ſont tirés de nos mœurs, ſes ſujets de la ſociété. Mais comment frapper ſur l'avarice, à moins de mettre en ſcene un mépriſable avare? démaſquer l'hypocriſie, ſans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épouſant ſa fille & convoitant ſa femme?* un homme à bonnes fortunes, ſans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes? un joueur effréné, ſans l'envelopper de frippons, s'il ne l'eſt pas déja lui-même?

Tous ces gens-là ſont loin d'être vertueux: l'auteur ne les donne pas pour tels; il n'eſt le patron d'aucun d'eux; il eſt le peintre de leurs vices. Et parce que le lion eſt féroce, le loup vorace & glouton, le renard ruſé, cauteleux, la fable eſt-elle ſans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un ſot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans

la gueule du renard ; sa moralité est remplie : s'il la tournoit contre le bas flatteur, il finiroit son apologue ainsi : *Le renard s'en saisit, le dévore ; mais le fromage étoit empoisonné.* La fable est une comédie légere, & toute comédie n'est qu'un long apologue : leur différence est que dans la fable les animaux ont de l'esprit ; & dans notre comédie les hommes sont souvent des bêtes, & qui pis est, des bêtes méchantes.

Ainsi, lorsque *Moliere*, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux, qui lui vole sa cassette, & l'injurie en face, est-ce des vertus ou vices qu'il tire sa moralité ? Que lui importent ces fantômes ? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de son temps, ne manquerent pas d'apprendre au bon public combien tout cela était horrible ! Il est aussi prouvé que des envieux très-importants, ou des importants très-envieux, se déchaînerent contre lui. Voyez le sévere *Boileau*, dans son épître au grand *Racine*, venger son ami qui n'est plus, en rappellant ainsi les faits :

L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,

Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte :
Le Vicomte, indigné, sortoit au second acte :
L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu ;
L'autre, *fougueux Marquis*, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.

On voit même dans un placet de *Moliere* à *Louis XIV*, qui fut si grand en protégeant les arts, & sans le goût éclairé duquel notre théâtre n'auroit pas un seul chef-d'œuvre de *Moliere*; on voit ce philosophe auteur se plaindre amérement au Roi, que pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimoient partout qu'il était *un libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme*; & cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILEGE de ce Roi qui le protégeait : rien là-dessus n'est empiré.

Mais, parce que les personnages d'une piece s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la scene ? Que poursuivroit-on au théâtre ? les travers & les ridicules ? cela vaut bien la peine d'écrire ! ils sont chez nous comme les modes ; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous

le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque & les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant, Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir : malheur à lui s'il s'en écarte ! On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile & véridique n'est point un éloge menteur, un vain discours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satyre odieuse & personnelle : l'avantage de la premiere est de corriger sans blesser. Faites prononcer au théâtre par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits : *Tous les hommes sont des ingrats ;* quoique chacun soit bien près de penser comme lui, personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat sans qu'il n'existe un bienfaiteur, ce reproche même établit une balance égale entre les bons & les mauvais cœurs ; on le sent, & cela console. Que si l'humoriste répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats ;* on répliquera justement qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur :* cela console encore. Et c'est ainsi qu'en généralisant, la critique la plus amere porte du fruit sans nous

bleſſer, quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette derniere, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magiſtrat pour empêcher que le théâtre ne devînt une arene de gladiateurs, où le puiſſant ſe crût en droit de faire exercer ſes vengeances par les plumes vénales, & malheureuſement trop communes, qui mettent leur baſſeſſe à l'enchere.

N'ont-ils donc pas aſſez, ces grands, des mille & un feuilliſtes, faiſeurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choiſir un bien lâche, & dénigrer qui les offuſque? On tolere un ſi léger mal, parce qu'il eſt ſans conſéquence, & que la vermine éphémere démange un inſtant & périt; mais le théâtre eſt un géant, qui bleſſe à mort tout ce qu'il frappe. On doit réſerver ces grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'eſt donc ni le vice ni les incidents qu'il amene, qui font l'indécence théâtrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'auteur, ou foible ou timide, n'oſe en tirer de ſon ſujet, voilà ce qui rend ſa piece équivoque ou vicieuſe.

Lorſque je mis *Eugénie* au théâtre, (& il

faut bien que je me cite, puiſque c'eſt toujours moi qu'on attaque,) lorſque je mis *Eugénie* au théâtre, tous nos jurés-crieurs à la décence jettoient des flammes dans les foyers, ſur ce que j'avais oſé montrer un Seigneur libertin, habillant ſes valets en prêtres, & feignant d'épouſer une jeune perſonne qui paraît enceinte au théâtre, ſans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la piece a été jugée, ſinon le meilleur, au moins le plus moral des drames; conſtamment jouée ſur tous les théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons eſprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiſſoient entiérement de l'abus qu'un homme puiſſant & vicieux fait de ſon nom, de ſon crédit, pour tourmenter une faible fille, ſans appui, trompée, vertueuſe & délaiſſée. Ainſi tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'auteur d'oſer porter la diſconvenance ſociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, piece dans laquelle un pere avoue à ſa prétendue niece qu'elle eſt ſa fille illégitime : ce Drame eſt auſſi très-moral; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que

la rigoureuse dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.

Entre autres critiques de la piece, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupois, un jeune *important* de la Cour, qui disoit gaiement à des Dames : „ L'auteur, „ sans doute, est un garçon frippier, qui ne „ voit rien de plus élevé que des commis des „ fermes & des marchands d'étoffes ; & c'est „ au fond d'un magasin qu'il va chercher les „ nobles amis qu'il traduit à la scene fran- „ çoise ". Hélas ! Monsieur, lui dis-je, en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer ; vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'œil de bœuf ou des carrosses? Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractere, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au théâtre l'ancienne & franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle ; mais, comme cela même étoit une espece de nouveauté, la piece fut vivement poursuivie. Il sembloit que j'eusse ébranlé l'Etat ; l'excès des précautions qu'on prit & des cris qu'on fit contre moi, déce-

loit sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce temps avoit de s'y voir démasqués. La piece fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors; & moi, frappé de ce tumulte, je persistois à demander que le public restât le juge de ce que j'avois destiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; & chacun me disoit tous bas: Faites-nous donc des pieces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un auteur désolé par la cabale & les criards, mais qui voit sa piece marcher, reprends courage; & c'est ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire, (car, en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot patrie,) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au théâtre ma préface du *Barbier*, plus gaie, disoit-il, que la piece, & d'y montrer la famille de *Figaro* que j'indiquois dans cette préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettois une seconde fois ce caractere sur la scene, comme je le montrerois plus âgé, qu'il en sauroit quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit; & qui sait s'il verroit le

jour! Cependant, par respect, j'acceptai le défi; je composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'étoit un homme d'un grand caractere, un Prince auguste, un esprit noble & fier: le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piege, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques, en appellant ma comédie du vain nom de *Folle Journée!* Mon objet étoit bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne savois pas encore à quel point un changement d'annonce peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eût lu *l'Epoux suborneur*. C'était pour eux une autre piste; on me couroit différemment; mais ce nom de *Folle Journée* les a mis à cent lieues de moi: ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage que ce qui n'y sera jamais; & cette remarque un peu sévere, fut la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au-lieu du nom de *George Dandin*, si *Moliere* eût appellé son drame *la Sottise des alliances*, il eût porté bien plus de fruit: si *Regnard* eût nommé son *Légataire*, *la Punition du célibat*, la piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas, je l'ai fait avec réflexion. Mais qu'on feroit un beau chapitre sur tous les jugements des hommes &

la morale du théâtre, & qu'on pourroit intituler : *De l'influence de l'Affiche !*

Quoi qu'il en ſoit, *la Folle Journée* reſta cinq ans au porte-feuille ; les comédiens ont ſu que je l'avois, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'eſt ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation, ſoit qu'ils ſentiſſent avec le public que pour lui plaire en comédie, il falloit de nouveaux efforts, jamais piece auſſi difficile n'a été jouée avec autant d'enſemble ; & ſi l'auteur (comme on le dit) eſt reſté au-deſſous de lui-même, il n'y a pas un ſeul acteur dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à ſa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les ſociétés voulurent le connoître, & dès-lors il fallut me faire des querelles de toute eſpece, ou céder aux inſtances univerſelles. Dès-lors auſſi les grands ennemis de l'auteur ne manquerent pas de répandre à la Cour, qu'il bleſſoit dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tiſſu de bêtiſes*, la Religion, le Gouvernement, tous les états de la ſociété, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raiſon*, ajoutoit-

on. Si les graves Meſſieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juſte, & la bourgeoiſe intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux reſſortir la noble infidélité des leurs.

Ainſi, dans *le Barbier de Séville*, je n'avois qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel eſſai, plus infâme & plus féditieux, je le renverſois de fond en comble. Il n'y avoit plus rien de ſacré ſi l'on permettoit cet ouvrage. On abuſoit l'autorité par les plus inſidieux rapports; on cabalait auprès des corps puiſſants; on allarmoit les Dames timorées; on me faiſoit des ennemis ſur le prie-dieu des oratoires: & moi, ſelon les hommes & les lieux, je repouſſois la baſſe intrigue par mon exceſſive patience, par la roideur de mon reſpect, l'obſtination de ma docilité, par la raiſon, quand on vouloit l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille, que reſte-t-il des alluſions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut compoſé, tout ce qui fleurit aujourd'hui n'avoit pas même encore germé: c'étoit tout un autre univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandois qu'un cenſeur: on m'en accorda cinq

ou fix. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement ? la plus badine des intrigues. Un grand Seigneur Efpagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut féduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit époufer, & la femme du Seigneur réuniffent, pour faire échouer dans fon deffein un maître abfolu, que fon rang, fa fortune & fa prodigalité rendent tout puiffant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La piece eft fous vos yeux.

D'où naiffoient donc ces cris perçants ? De ce qu'au-lieu de pourfuivre un feul caractere vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis fur les bras qu'une feule claffe d'ennemis, l'auteur a profité d'une compofition légere, ou plutôt a formé fon plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui défolent la fociété. Mais comme ce n'eft pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du cenfeur éclairé, tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le théâtre. Il a donc fallu l'y fouffrir : alors les grands du monde ont vu jouer avec fcandale.

Cette piece où l'on peint un infolent valet
Difputant fans pudeur fon époufe à fon maître.

M. Gudin.

Oh !

Oh! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce ſujet moral une tragédie bien ſanguinaire! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurois pas nommé *Figaro*, dans ſa jalouſe fureur, je lui aurois fait noblement poignarder le puiſſant vicieux; & comme il auroit vengé ſon honneur dans des vers quarrés, bien ronflants, & que mon jaloux, tout au moins général d'armée, auroit eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal ſur un peuple déſolé; tout cela très-loin de nos mœurs, n'auroit, je crois, bleſſé perſonne; on eût crié *bravo! ouvrage bien moral!* Nous étions ſauvés, moi & mon *Figaro* ſauvage.

Mais, ne voulant qu'amuſer nos François, & non faire ruiſſeler les larmes de leurs épouſes, de mon coupable amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce temps-là, prodigue, aſſez galant, même un peu libertin, à peu-près comme les autres Seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oſeroit-on dire au théâtre d'un Seigneur, ſans les offenſer tous, ſinon de lui reprocher ſon trop de galanterie? N'eſt-ce pas là le défaut le moins conteſté par eux-mêmes? J'en vois beaucoup d'ici rougir modeſtement, (& c'eſt un noble effort) en convenant que j'ai raiſon.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le reſpect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvois pas, que c'eût été bleſſer toutes les vraiſemblances ? Concluez donc en faveur de ma piece, puiſqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuſe n'auroit produit aucun mouvement comique, ſi je ne lui avois gaiement oppoſé l'homme le plus dégourdi de ſa nation, *le véritable Figaro*, qui, tout en défendant *Suzanne*, ſa propriété, ſe moque des projets de ſon maître, & s'indigne très-plaiſamment qu'il oſe joûter de ruſe avec lui, maître paſſé dans ce genre d'eſcrime.

Ainſi, d'une lutte aſſez vive entre l'abus de la puiſſance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occaſion, tout ce que la ſéduction a de plus entraînant; & le feu, l'eſprit, les reſſources que l'infériorité piquée au jeu peut oppoſer à cette attaque, il naît dans ma piece un jeu plaiſant d'intrigue, où *l'époux ſuborneur*, contrarié, laſſé, harraſſé, toujours arrêté dans ſes vues, eſt obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de ſa femme, qui, bonne, indulgente & ſenſible, finit par lui pardonner : c'eſt ce qu'elles font toujours.

Qu'a donc cette moralité de blâmable, Meſſieurs ?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends ? accueillez-en une plus ſévere qui bleſſe vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'eſt qu'un Seigneur aſſez vicieux pour vouloir proſtituer à ſes caprices tout ce qui lui eſt ſubordonné, pour ſe jouer, dans ſes domaines, de la pudicité de toutes ſes jeunes vaſſales, doit finir, comme celui-ci, par être la riſée de ſes valets. Et c'eſt ce que l'auteur a très-fortement prononcé, lorſqu'en fureur au cinquieme acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidelle, montre à ſon jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio; conduit devant ſon juge l'infame qui m'a déshonoré;* & que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien auſſi qu'à votre tour!*....

Cette profonde moralité ſe fait ſentir dans tout l'ouvrage; & s'il convenoit à l'auteur de démontrer aux adverſaires qu'à travers ſa forte leçon il a porté la conſidération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devoit l'attendre de la fermeté de ſon pinceau, je leur ferois remarquer que, croiſé dans tous

ſes projets, le Comte *Almaviva* ſe voit toujours humilié, ſans être jamais avili.

En effet, ſi la Comteſſe uſoit de ruſe pour aveugler ſa jalouſie, dans le deſſein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourroit mettre à ſes pieds ſon époux, ſans le dégrader à nos yeux. La vicieuſe intention de l'épouſe briſant un lien reſpecté, l'on reprocheroit juſtement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables; car nos jugements ſur les mœurs ſe rapportent toujours aux femmes: on n'eſtime pas aſſez les hommes pour tant exiger d'eux ſur ce point délicat. Mais loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, eſt que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais ſeulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'eſt la pureté des motifs qui ſauve ici les moyens du reproche; & de cela ſeul, que la Comteſſe ne veut que ramener ſon mari, toutes les confuſions qu'il éprouve ſont certainement très-morales; aucune n'eſt aviliſſante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'auteur oppoſe à ce mari peu délicat la plus vertueuſe des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé, quand

l'expose-t-on à vos regards ? dans le moment critique où sa bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'appuie de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux sortir l'amour vrai du devoir, que l'auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh ! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuser d'indécence ! On accorde à la tragédie que toutes les Reines, les Princesses ayent des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins ; & l'on ne souffre pas que dans la comédie une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre foiblesse. O grande *influence de l'affiche !* jugement sûr & conséquent ! avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvoit là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe; point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva !* Distingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelqu'intérêt importun, tendant trop à les dissiper, ne vous avertissoit enfin qu'il est temps de combattre pour elle ? Le chagrin de perdre un mari n'est pas ici

ce qui nous touche ; un regret auſſi perſonnel eſt trop loin d'être une vertu ! Ce qui nous plaît dans la Comteſſe, c'eſt de la voir lutter franchement contre un goût naiſſant qu'elle blâme, & des reſſentiments légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener ſon infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux ſacrifices pénibles de ſon goût & de ſa colere, on n'a nul beſoin d'y penſer pour applaudir à ſon triomphe ; elle eſt un modele de vertu, l'exemple de ſon ſexe, & l'amour du nôtre.

Si cette métaphyſique de l'honnêteté des ſcenes, ſi ce principe avoué de toute décence théâtrale n'a point frappé nos juges à la repréſentation, c'eſt vainement que j'en étendrois ici le développement, les conſéquences : un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenſes de l'accuſé qu'il eſt chargé de perdre ; & ma Comteſſe n'eſt point traduite au Parlement de la nation : c'eſt une commiſſion qui la juge.

On a vu la légere eſquiſſe de ſon aimable caractere dans la charmante piece d'*Heureuſement*. Le goût naiſſant que la jeune femme éprouve pour ſon petit couſin l'Officier, n'y parut blâmable à perſonne, quoique la tournure des ſcenes pût laiſſer à penſer que la

ſoirée eût fini d'autre maniere, ſi l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'auteur, *heureuſement*. Heureuſement auſſi l'on n'avoit pas le projet de calomnier cet auteur : chacun ſe livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inſpire une jeune femme honnête & ſenſible, qui réprime ſes premiers goûts : & notez que dans cette piece l'époux ne paroît qu'un peu ſot ; dans la mienne, il eſt infidele ; ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe : le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite & rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer ? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudroit pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite, ſa maîtreſſe & ſon fiancé ; c'eſt que dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la piece, il n'y a pas une phraſe, un mot qui ne reſpire la ſageſſe & l'attachement à ſes devoirs : la ſeule ruſe qu'elle ſe permette eſt en faveur de ſa maîtreſſe, à qui ſon dévouement eſt cher, & dont tous les vœux ſont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, *Figaro* m'amuse-t-il au-lieu de m'indigner? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, & vous le savez, le malhonnête homme de la piece: en le voyant forcé par son état de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son Seigneur que pour garantir ce qu'il aime, & sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte & ses agents, chacun fait dans la piece à peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils disent du mal les uns des autres, c'est une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du siecle; on passe la vie à ne faire autre chose! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absents, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très-souvent: quel diable d'homme, & qu'il est contrariant! il dit du bien de tout le monde!

Est-ce mon Page enfin qui vous scandalise? & l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage seroit-elle dans l'accessoire? O censeurs délicats! beaux esprits sans fatigue! inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années, soyez justes une fois, sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans, aux premiers batte-

ments du cœur, cherchant tout, ſans rien démêler, idolâtre, ainſi qu'on l'eſt à cet âge heureux, d'un objet céleſte pour lui, dont le haſard fit ſa marraine, eſt-il un ſujet de ſcandale? Aimé de tout le monde au château, vif, eſpiegle & brûlant, comme tous les enfants ſpirituels, par ſon agitation extrême, il dérange dix fois, ſans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature, tout ce qu'il voit a droit de l'agiter: peut-être il n'eſt plus un enfant; mais il n'eſt pas encore un homme: & c'eſt le moment que j'ai choiſi pour qu'il obtînt de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Cenſeurs! ce n'eſt pas-là le mot: vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéreſſé: on ne l'aime donc pas encore; on ſent qu'un jour on l'aimera. Et c'eſt ce que l'auteur a mis avec gayeté dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant: *Oh! dans trois ou quatre ans je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien!....*

Pour lui imprimer plus fortement le caractere de l'enfance, nous le faiſons exprès tutoyer par *Figaro*. Suppoſez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendroit ces

libertés ? Voyez-le à la fin de fon rôle ; à peine a-t-il un habit d'officier, qu'il porte la main à l'épée aux premieres railleries du Comte fur le quiproquo d'un foufflet. Il fera fier, notre étourdi ! mais c'eft un enfant ; rien de plus. N'ai-je pas vu nos Dames dans les loges aimer mon Page à la folie ? Que lui vouloient-elles ? hélas ! rien : c'étoit de l'intérêt auffi ; mais comme celui de la Comteffe, un pur & naïf intérêt, un intérêt..... fans intérêt.

Mais eft-ce la perfonne du Page ou la confcience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'auteur les condamne à le rencontrer dans la piece ? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre fur fa voie ; ou plutôt apprenez de lui que cet enfant n'eft amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus abfolu chez lui, dès qu'il fuit un projet coupable, peut être mis au défefpoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de fe rencontrer fur fa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractere vif & bouillant que je lui ai donné, je ferai coupable à mon tour, fi je le montre fur la fcene ; mais à treize ans qu'infpire-t-il ? quelque chofe de fenfible & doux, qui n'eft ni amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux.

J'aurois de la peine à faire croire à l'innocence de ces impreſſions, ſi nous vivions dans un ſiecle moins chaſte, dans un de ces ſiecles de calcul où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs ſerres chaudes, les grands marioient leurs enfants à douze ans, & faiſoient plier la nature, la décence & le goût aux plus ſordides convenances, en ſe hâtant ſur-tout d'arracher de ces êtres non formés des enfants encore moins formables, dont le bonheur n'occupoit perſonne, & qui n'étoient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages qui n'avoit nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureuſement nous en ſommes bien loin : & le caractere de mon Page, ſans conſéquence pour lui-même, en a une relative au Comte que le moraliſte apperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainſi, dans cet ouvrage chaque rôle important a quelque but moral. Le ſeul qui ſemble y déroger eſt le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement dont ſon *Figaro* fut le fruit, elle devroit, dit-on, ſe voir au moins punie par la confuſion de ſa faute lorſqu'elle reconnoît ſon fils. L'auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la

faute d'une jeune fille féduite eſt celle des hommes, & non la ſienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait?

Il l'a fait, cenſeurs raiſonnables! étudiez la ſcene ſuivante qui faiſoit le nerf du troiſieme acte, & que les comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau ſi ſévere n'obſcurcît la gayeté de l'action.

Quand *Moliere* a bien humilié la coquette ou la coquine du *Miſanthrope*, par la lecture publique de ſes lettres à tous ſes amants, il la laiſſe avilie ſous les coups qu'il lui a portés; il a raiſon; qu'en feroit-il? vicieuſe par goût & par choix, veuve aguerrie, femme de Cour, ſans aucune excuſe d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme, il l'abandonne à nos mépris, & telle eſt ſa moralité. Quant à moi, ſaiſiſſant l'aveu naïf de *Marceline*, au moment de la reconnoiſſance, je montrois cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuſe, & *Figaro*, leur fils commun, dirigeant l'attention publique ſur les vrais fauteurs du déſordre où l'on entraîne ſans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle eſt la marche de la ſcene.

BRID'OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnoître ſa mere en Marceline*).

C'eſt clair; i-il ne l'épouſera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils? vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et, si l'on y regardoit de si près, per-ersonne n'épouseroit personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! je n'entends pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étois née, moi, pour être sage, & je la suis devenue si-tôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiegent, pendant que la misere nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévérement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées!

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux; c'est la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous & vos Magistrats, si vains du droit de nous juger, & qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes, on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colere.*

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respect apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié!

FIGARO.

Elle a raison!

LE COMTE, *à part.*

Que trop raiſon !

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuſte? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela ſeul importe à chacun. Dans quelques mois, ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouſe, une mere tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre, & bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on eſt ſot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule; & dans cet océan de durée où j'ai par haſard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour ſavoir à qui je les dois! tans pis pour qui s'en inquiete. Paſſer ainſi la vie à chamailler, c'eſt peſer ſur le collier ſans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repoſent pas, même quand ils

s'arrêtent, & qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau; & maintenant que la piece est connue, si les comédiens avoient le courage de le restituer à ma priere, je pense que le public leur en sauroit beaucoup de gré. Ils n'auroient plus même à répondre comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde, qui me reprochoient à la lecture de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. — Non, Messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique; *la corruption de jeunes personnes*; & j'avois raison de le dire, que vous trouvez ma piece trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévere. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brule, en jaillissant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnoître : au temps qu'il court on a beau jeu sur cette matiere au théâtre. M'est-il permis de composer en auteur qui sort du col-

leg-

lege, de toujours faire rire des enfants, sans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale, en faveur de ma gaieté, comme on passe aux François un peu de folie en faveur de leur raison?

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus séveres : quiconque a dit tout ce qu'il sait dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent pour un des sujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *La Mere coupable*; & si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations; j'y prodiguerai les traits de la plus austere morale, & je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau; ma poitrine a déja grondé; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colere.

Et vous, honnêtes indifférents, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien : jeunes personnes modestes & timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprends

ſa défenſe que pour juſtifier votre goût) lorſque vous verrez dans le monde un de ces hommes tranchants critiquer vaguement la piece, tout blâmer ſans rien déſigner, ſurtout la trouver indécente; examinez bien cet homme-là; ſachez ſon rang, ſon état, ſon caractere; & vous connoîtrez ſur le champ le mot qui l'a bleſſé dans l'ouvrage.

On ſent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier; *ils médiroient, qu'on ne les croiroit pas.*

Je parle moins encore de ces libelliſtes honteux, qui n'ont trouvé d'autre moyen de ſatisfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos ſalles, des vers infâmes contre l'Auteur, pendant que l'on jouoit ſa piece. Ils ſavent que je les connois: ſi j'avois eu deſſein de les nommer, ç'auroit été au miniſtere public; leur ſupplice eſt de l'avoir craint, il ſuffit à mon reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſqu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du public ſur une auſſi lâche épigramme! ſemblables à ces vils charlatans du Pont-neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres,

de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importants, qui, blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en-bas au spectacle, dans le très-plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colere; s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'auteur, & se retirant aussi-tôt pour céler un peu de grimace; emportés par un mot de la scene, & soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste; au plus léger trait de gayeté, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en faisant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale; puis, aux grands applaudissements, lancer sur le public un regard méprisant, dont il est écrasé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Moliere*, lequel outré du succès de l'*Ecole des Femmes*, crioit des balcons au public, *ris donc, public, ris donc!* En vérité c'est un plaisir, & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échauffoit dans

le foyer (même d'honnêtes plébéïens) ſur ce qu'ils nommoient ſpirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard ſec & bruſque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de ſa canne, & dit en s'en allant: *Nos François ſont comme les enfants, qui braillent quand on les éberne.* Il avoit du ſens ce vieillard. Peut-être on pouvoit mieux parler; mais pour mieux penſer, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus ſenſés ont été pris en mauvaiſe part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure deſcendre des loges à cette réponſe de *Figaro*:

LE COMTE.

Une réputation déteſtable!

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiſſent en dire autant?

Je dis, moi, qu'il n'y en point; qu'il ne ſauroit y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obſcur, ou peu connu, peut valoir mieux que ſa réputation, qui n'eſt que l'opinion d'autrui. Mais, de même qu'un ſot en place en paroît une fois plus ſot, parce qu'il ne peut plus rien cacher, de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & ſa naiſſance ont placé ſur le

grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut presque toujours moins que sa réputation, s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple & si loin du sarcasme devoit-elle exciter le murmure? si son application paroît fâcheuse aux grands peu soigneux de leur gloire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects? & quelle maxime plus juste au théâtre peut servir de frein aux puissants, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier, (a dit un écrivain févere; & je me plais à le citer, parce que je suis de son avis,) „ Non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés, il est juste au contraire que l'avantage „ de la naissance soit le moins contesté de tous, „ parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, „ relatif aux exploits, vertus, ou qualités des „ aïeux de qui le reçut, ne peut aucunement „ blesser l'amour-propre de ceux auxquels il „ fut refusé : parce que, dans une monarchie, „ si l'on ôtoit les rangs intermédiaires, il y „ aurait trop loin du Monarque aux sujets; „ bientôt on n'y verroit qu'un despote & des „ esclaves : le maintien d'une échelle graduée „ du laboureur au potentat intéresse également

„ les hommes de tous les rangs, & peut-être „ eſt le plus ferme appui de la conſtitution „ monarchique ”.

Mais quel auteur parloit ainſi? qui faiſoit cette profeſſion de foi ſur la nobleſſe, dont on me ſuppoſe ſi loin? C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS, plaidant par écrit au Parlement d'Aix, en 1778, une grande & ſévere queſtion, qui décida bientôt de l'honneur d'un noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défends, on n'attaque point les Etats, mais les abus de chaque Etat: les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais; voilà les rumeurs expliquées: mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun ſans lui trouver vingt défenſeurs?

Un Avocat célebre, un Magiſtrat reſpectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oiſon*? Ce mot de *Figaro*, ſur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours, (*c'eſt dégrader le plus noble inſtitut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'Avocat; & mon reſpect pour la magiſtrature ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſaura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau ſuivant, auſſi tiré d'un moraliſte, lequel parlant des

Magiſtrats, s'exprime en ces termes formels :
„ Quel homme aiſé voudroit, pour le plus
„ modique honoraire, faire le métier cruel de
„ ſe lever à quatre heures, pour aller au palais
„ tous les jours s'occuper, ſous des formes
„ preſcrites, d'intérêts qui ne ſont jamais les
„ ſiens; d'éprouver ſans ceſſe l'ennui de l'im-
„ portunité, le dégoût des ſollicitations, le
„ bavardage des plaideurs, la monotonie des
„ audiences, la fatigue des délibérations, &
„ la contention d'eſprit néceſſaire aux pro-
„ noncés des arrêts, s'il ne ſe croyoit pas payé
„ de cette vie laborieuſe & pénible, par l'eſtime
„ & la conſidération publique? & cette eſtime
„ eſt-elle autre choſe qu'un jugement, qui
„ n'eſt même auſſi flatteur pour les bons ma-
„ giſtrats, qu'en raiſon de ſa rigueur exceſſive
„ contre les mauvais"?

Mais quel écrivain m'inſtruiſoit ainſi par ſes leçons? Vous allez croire encore que c'eſt PIERRE-AUGUSTIN; vous l'avez dit; c'eſt lui, en 1778, dans ſon quatrieme mémoire, en défendant juſqu'à la mort ſa triſte exiſtence attaquée par un ſoi-diſant magiſtrat. Je reſpecte donc hautement ce que chacun doit honorer; & je blâme ce qui peut nuire.

Mais dans cette *Folle Journée*, au-lieu de ſaper les abus, vous vous donnez des li-

bortés très-répréhensibles au théâtre : votre monologue sur-tout, contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence! — Eh! croyez-vous, Messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure & l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage? que je n'aye pas dû justifier ce que j'avois osé écrire? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé? *Que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Est-ce donc-là une vérité d'une conséquence dangereuse? Au-lieu de ces inquisitions puériles & fatigantes, & qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en auroit jamais; si, comme en Angleterre, on étoit assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue; loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriroient en germant, & ne se propageroient point. Ce qui multiplie les libelles, est la foiblesse de les craindre : ce qui fait vendre les sottises, est la sottise de les défendre.

Et comment conclut *Figaro*? *Que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire; des moralités insidieuses, ou des maximes

réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes ? Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque, ſatisfait du préſent, l'auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paſſé, qui peut avoir droit de s'en plaindre ? & ſi, ne déſignant ni temps ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie, au théâtre, à des réformes deſirables, n'eſt-ce pas aller à ſon but ?

La Folle Journée explique donc comment, dans un temps proſpere, ſous un Roi juſte & des Miniſtres modérés, l'écrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs, ſans craindre de bleſſer perſonne. C'eſt pendant le regne d'un bon Prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchants Rois ; & plus le gouvernement eſt ſage, eſt éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe : chacun y faiſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer ; on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature, qui fait notre gloire au-dehors, & nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous ? Chaque peuple tient à ſon culte & chérit ſon gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meil-

leures, n'ont rien qui nous élevè au-dessus d'eux. Notre littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françoise, & nous obtient de l'Europe entiere une prédilection avouée, qui justifie, en l'honorant, la protection que le gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque, c'est alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour siéger avec les Gens de lettres, les talents personnels, & la considération héritée, se disputer ce noble objet, & les archives académiques se remplir presque également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée.*

Un Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, me disoit un soir au spectacle : Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre piece, on trouve autant de phrases négligées, qui ne sont pas de votre style ? — De mon style, Monsieur ? Si par malheur j'en avois un, je m'efforcerois de l'oublier quand je fais une comédie ; ne connoissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit, j'évo[illegible] tous

mes perſonnages, & les mets en ſituation : — Songe à toi, *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vîte, *Chérubin*; c'eſt le Comte que vous touchez. — Ah! Comteſſe, quelle imprudence avec un époux ſi violent! — Ce qu'ils diront, je n'en ſais rien; c'eſt ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils ſont bien animés, j'écris ſous leur dictée rapide, ſûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnoîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'eſprit de *Figaro* qui n'a pas le ton noble du Comte qui n'a pas la ſenſibilité de la Comteſſe qui n'a pas la gaieté de *Suzanne* qui n'a pas l'eſpiéglerie du Page, & ſur-tout aucun d'eux la ſublimité de *Brid'oiſon*; chacun y parle ſon langage : eh! que le dieu du naturel les préſerve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher ſi j'ai dû leur prêter mon ſtyle.

Quelques malveillants ont voulu jetter de la défaveur ſur cette phraſe de *Figaro* : *Sommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche?* A travers le nuage d'une conception indigeſte, ils ont feint d'appercevoir, *que je répands une lumiere décourageante ſur l'état pénible du ſoldat; & il y a des choſes qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute ſa

force l'argument de la méchanceté; reſte à en prouver la bêtiſe.

Si, comparant la dureté du ſervice à la modicité de la paye, ou diſcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verſois de la défaveur ſur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderoit juſtement compte d'un mot indiſcretement échappé; mais du ſoldat au colonel, au général excluſivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit de la phraſe de *Figaro*. Que ce fou-là ſe montre, s'il exiſte; nous l'enverrons étudier ſous le philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvoit également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite; & le cénobite zélé, dont le devoir eſt de tout croire, ſans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres non motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc

rien, ſi-non qu'un homme libre de ſes actions doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir eſt d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu ! ſi j'avois fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand Condé*, & que j'entends louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe ? A les croire, le *Grand Condé* montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arrêtant *Louis XIV*, prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce Monarque : *Sire, avez-vous beſoin du bâton de Maréchal ?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande ſottiſe. C'eût été dire au Roi devant toute ſon armée : Vous moquez-vous donc, Sire, de vous expoſer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir beſoin d'avancement ou de fortune !

Ainſi l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du ſiecle auroit compté pour rien l'honneur, le patriotiſme & la gloire ! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure ! il eût dit là un affreux mot ! & ſi j'en avois pris le ſens, pour l'enfermer dans quelque trait, je méritérois le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au haſard, ſans ſe rendre compte de rien ; s'extaſier ſur une ſottiſe, qui n'a pu jamais être dite, & proſcrire un mot juſte & ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines !* a dit un Seigneur joignant les mains avec éclat. *Urſulines !* a dit une Dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglois de ſa loge. *Urſulines !* ah ! Mylord ! ſi vous entendiez le françois !... Je ſens, je ſens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiſſant. — C'eſt qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux *Urſulines !* Abbé, parlez-nous donc ! l'Abbé, (toujours appuyée ſur l'Anglois) comment trouvez-vous *Urſulines ?* Fort indécent, répond l'Abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzanne ;* & tout le beau monde a répété : *Urſulines eſt fort indécent.* Pauvre auteur ! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayois d'établir que, dans l'évènement de la ſcene, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloîtrer, plus elle doit le feindre, & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie : ils ont proſcrit mes *Urſulines !*

Dans le plus fort de la rumeur, moi, bon homme, j'avois été juſqu'à prier une des actrices, qui font le charme de ma piece, de demander aux mécontents à quel autre couvent de filles ils eſtimoient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer la Comteſſe? A moi, cela m'étoit égal; je l'aurois miſe où l'on auroit voulu; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, mêmes aux *petites Cordelieres*, tant je tiens peu aux *Urſulines!* Mais on agit ſi durement!

Enfin, le bruit croiſſant toujours, pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laiſſé le mot *Urſulines* à la place où je l'avois mis: chacun alors content de ſoi, de tout l'eſprit qu'il avoit montré, s'eſt appaiſé ſur *Urſulines*, & l'on a parlé d'autre choſe.

Je ne ſuis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En diſant bien du mal de moi, ils n'en ont point fait à ma piece; & s'ils ſentoient ſeulement autant de joie à la déchirer que j'eus de plaiſir à la faire, il n'y auroit perſonne d'affligé. Le malheur eſt qu'ils ne rient point; & ils ne rient point à ma piece; parce qu'on ne rit point à la leur. Je connois pluſieurs amateurs, qui ſont même beaucoup maigris depuis le ſuccès du *Mariage*: excuſons donc l'effet de leur colere.

A des moralités d'enfemble & de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaïeté ; à un dialogue affez vif, dont la [illegible] e nous cache le travail, fi l'auteur a joint une intrigue aifément filée, où l'art fe dérobe fous l'art, qui fe noue & dénoue fans ceffe, à travers une foule de fituations comiques, de tableaux piquants & variés qui foutiennent, fans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures & demie que dure le même fpectacle ; (effaï que nul homme de lettres n'avoit encore ofé tenter !) que reftoit-il à faire à de pauvres méchants que tout cela irrite ? attaquer, pourfuivre l'auteur par des injures verbales, manufcrites, imprimées : c'eft ce qu'on a fait fans relâche. Ils ont même épuifé jufqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'efprit de tout ce qui influe en France fur le repos d'un citoyen. Heureufement que mon ouvrage eft fous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois le voit, le juge & l'apprécie. Le laiffer jouer tant qu'il fera plaifir, eft la feule vengeance que je me fois permife. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels : le récit d'un mal trop connu touche peu ; mais dans quatre-vingts ans il portera fon fruit. Les auteurs de ce temps-là compareront leur fort au nô-

tre ;

tre; & nos enfants sauront à quel prix on pouvoit amuser leurs peres.

Allons au fait; ce n'est pas tout cela qui blesse. Le vrai motif qui se cache, & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, est renfermé dans ce quatrain:

Pourquoi le Figaro, qu'on va tant écouter,
Est-il avec fureur déchiré par les sots?
Recevoir, prendre & demander;
Voilà le secret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtisan, le définit dans ces termes séveres. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je sur ce point? Si c'est un mal, le remede seroit pire: il faudroit poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer; revenir à montrer qu'il n'y a point de synonyme en français, entre *l'homme de la Cour, l'homme de Cour, & le courtisan par métier.*

Il faudroit répéter qu'*homme de la Cour* peint seulement un noble état; qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la noblesse & l'éclat que son rang lui impose; que si cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, sans intérêt; si, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux, & respecter des autres; alors cette ac-

ception reçoit un nouveau luftre, & j'en connois plus d'un que je nommerois avec plaifir, s'il en étoit queftion.

Il faudroit montrer qu'*homme de Cour*, [illegible] françois, eft moins l'énoncé d'un état que le réfumé d'un caractere adroit, liant, mais réfervé; preffant la main de tout le monde en gliffant chemin à travers; menant finement fon intrigue avec l'air de toujours fervir; ne fe faifant point d'ennemis, mais donnant près d'un foffé, dans l'occafion, de l'épaule au meilleur ami, pour affurer fa chûte & le remplacer fur la crête; laiffant à part tout préjugé qui pourroit ralentir fa marche; fouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, felon les hommes qui l'écoutent; dans les liaifons utiles de fa femme ou de fa maîtreffe, ne voyant que ce qu'il doit voir; enfin....

> Prenant tout, pour le faire court,
> En véritable *homme de Cour*.
>
> LA FONTAINE.

Cette acception n'eft pas auffi défavorable que celle du *courtifan par métier*; & c'eft l'homme dont parle *Figaro*.

Mais quand j'étendrois la définition de ce dernier; quand, parcourant tous les poffibles, je le montrerois avec fon maintien équivoque,

haut & bas à la fois, rampant avec orgueil; ayant toutes les prétentions sans en justifier [illegible] donnant l'air du *protégement* pour se faire chef de parti; dénigrant tous les concurrens qui balanceroient son crédit; faisant un métier lucratif de ce qui ne devroit qu'honorer; vendant ses maîtresses à son maître, lui faisant payer ses plaisirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudroit toujours revenir au distique de *Figaro*. *Recevoir, prendre & demander; voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connois point; il y en eut, dit-on, sous *Henri III*, sous d'autres Rois encore; mais c'est l'affaire de l'historien: & quant à moi, je suis d'avis que les vicieux du siecle en sont comme les saints; qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puisque j'ai promis la critique de ma piece, il faut enfin que je la donne.

En général, son grand défaut est *que je ne l'ai point faite en observant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui existe, & ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit; que ses mœurs basses & corrompues n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'est ce qu'on lisoit derniérement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre.

Mais médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique & torse avec laquelle un sbire, qui n'a pas l'air d'y regarder, vous donne du stilet au flanc, je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressembloit beaucoup à ma piece, que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi, mais que pour la génération présente elle ne lui ressemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni Seigneur libertin, ni Courtisan avide, ni Juge ignorant ou passionné, ni Avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur bassement jaloux; & que si des ames pures, qui ne s'y reconnoissent point du tout, s'irritent contre ma piece & la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-peres, & sensibilité pour leurs petits-enfants. J'espere, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille; ET J'AI FINI.

CARACTERES ET HABILLEMENTS DE LA PIECE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manieres. Dans les mœurs *de ce temps-là*, les Grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre, que le personnage est toujours sacrifié; mais joué par un Comédien excellent, (M. *Molé*) il a fait ressortir tous les rôles, & assuré le succès de la piece.

Son vêtement du premier & second Actes est un habit de chasse, avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume Espagnol. Du troisieme Acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colere très-modérée; rien sur-tout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractere aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mademoiselle *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, second & quatrieme Actes, est une lévite commode, & nul ornement sur la tête; elle est chez elle & censée incommodée. Au cinquieme acte, elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'Acteur qui jouera ce rôle, de bien ſe pénétrer de ſon eſprit, comme l'a fait M. *Dazincourt.* S'il y voyoit autre choſe que de la raiſon aſſaiſonnée de gaieté & de ſaillies, ſur-tout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. *Préville*, a jugé devoir honorer le talent de tout Comédien qui auroit en ſaiſir les nuances multipliées, & pourroit s'élever à ſon entiere conception.

Son vêtement comme dans le *Barbier de Séville.*

SUZANNE. Jeune perſonne adroite, ſpirituelle & rieuſe, mais non de cette gaieté preſqu'effrontée de nos ſoubrettes corruptrices : ſon joli caractere eſt deſſiné dans la Préface, & c'eſt là que l'Actrice qui n'a point vu Mademoiſelle *Contat*, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers Actes eſt un juſte blanc à baſquines, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appellée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne.* Dans la fête du quatrieme Acte, le Comte lui poſe ſur la tête une toque à long voile, à hautes plumes & à rubans blancs. Elle porte, au cinquieme Acte, la lévite de ſa maîtreſſe, & nul ornement ſur la tête.

MARCELINE eſt une femme d'eſprit, née un peu vive, mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractere. Si l'Actrice qui le joue s'éleve avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui ſuit la reconnoiſſance du troiſieme Acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement eſt celui des duegnes Eſpagnoles, d'une couleur modeſte, un bonnet noir ſur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés, de sorte qu'au cinquieme Acte on n'en apperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan Espagnol, où les manches pendent par-derriere; un chapeau & des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une tocque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHERUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très-jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson, un desir inquiet & vague est le fond de son caractere. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connoissances, & tout entier à chaque événement : enfin, il est ce que toute mere, au fond du cœur, voudroit peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement aux premier & second Actes, est celui d'un Page de Cour Espagnole, blanc & brodé d'argent, le léger manteau bleu sur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme Acte, il a le corset, la jupe & la tocque des jeunes paysannes qui l'amenent. Au cinquieme Acte, un habit uniforme d'Officier, une cocarde & une épée.

BARTHOLO. Le caractere & l'habit comme dans le *Barbier de Séville*; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractere & vêtement comme dans le *Barbier de Séville.* Il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne & franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grace de plus, qui doit à peine être sentie; & l'Acteur se tromperoit lourdement, & joueroit à contre-sens, s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractere; & moins l'Acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge Espagnol, moins ample que celle de nos Procureurs, presque une soutane: une grosse perruque, une gonille ou rabat Espagnol au col, & une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le Juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de *Crispin*, mais portée à son côté sans ceinture de cuir; point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGERE. Son vêtement comme celui de *Fanchette.*

PEDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet & bottes de poste, une résille sur la tête, chapeau de courier

PERSONNAGES MUETS. Les uns en habit de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en habits de livrée.

Placement des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du theâtre, on a eu l'attention d'écrire, au commencement de chaque ſcene, le nom des perſonnages dans l'ordre où le ſpectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la ſcene, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers Acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des pieces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus foibles Comédiens de ſociété.

Lu & approuvé, le 25 Janvier 1785.

Signé, BRET.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1785.

Signé, LE NOIR.

LE MARIAGE

DE FIGARO.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, *grand-Corrégidor d'Andaloufie.* . . . . . . M. Molé.

LA COMTESSE, *fa femme.* . . Mlle. Saint-Val.

FIGARO, *Valet-de-chambre du Comte, & Concierge du château.* . . . . . . M. d'Azincourt.

SUZANNE, *premiere camarifte de la Comteffe, & fiancée de Figaro.* . . Mlle. Contat.

MARCELINE, *femme de charge.* Mme. Bellecourt; & enfuite Mlle. la Chaffaigne.

ANTONIO, *jardinier du château, oncle de Suzanne & pere de Fanchette.* M. Belmont.

FANCHETTE, *fille d'Antonio.* . Mlle. Laurent.

CHERUBIN, *premier Page du Comte.* Mlle. Olivier.

BARTHOLO, *Médecin de Séville.* M. Defeffarts.

BAZILE, *maître de clavecin de la Comteffe.* M. Vanhove.

DON GUSMAN BRID'OISON, *Lieutenant du fiege.* . . . . M. Préville. & enfuite M. Dugazon.

DOUBLEMAIN, *Greffier, Secretaire de Don Gufman.* . . . . M. Marfy.

UN HUISSIER-AUDIENCIER. M. la Rochelle.

GRIPPE-SOLEIL, *jeune paftoureau.* M. Champville.

UNE JEUNE BERGERE. . . Mlle. Dantier.

PEDRILLE, *piqueur du Comte.* . M. Florence.

PERSONNAGES MUETS.

TROUPE DE VALETS.

TROUPE DE PAYSANNES.

TROUPE DE PAYSANS.

La Scene eft au château d'Aguas-Frefcas, à trois lieues de Seville.

LA

FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre à demi-démeublée : un grand fauteuil de malade est au milieu. Figa· -, avec une toise mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appellé chapeau de la mariée.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaiſon, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé ſur la tête d'une belle fille, eſt doux le matin des noces à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE *ſe retire.*

Que meſures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, ſi ce beau lit que Monſeigneur nous donne aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cede.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raiſon.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO.

O ! quand elles ſont ſûres de nous !

SUZANNE.

Prouver que j'ai raiſon feroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon ſerviteur, ou non ?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, ſi Madame eſt incommodée, elle ſonnera de ſon côté ; zeſte, en deux pas, tu es chez elle. Monſeigneur veut-il quelque choſe ? il n'a qu'à tinter du ſien ; crac, en trois ſauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien ! mais quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne & longue commiſſion ; zeſte, en deux pas il eſt à ma porte ; & crac, en trois ſauts.....

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

SUZANNE.

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh qu'eſt-ce qu'il y a ? Bon Dieu !

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que las de courtiser les beautés des environs, Monsieur le Comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jetté ses vues, auxquelles il espere que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, & mon noble maître à chanter, me répete chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert appliquée sur une échine a duement redressé la moelle épiniere à quelqu'un....

SUZANNE.

Tu croyois, bon garçon! que cette dot qu'on me donne étoit pour les beaux yeux de ton mérite?..

FIGARO.

J'avois assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secretement, certain quart-d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du Seigneur..... Tu sais s'il étoit triste!

FIGARO.

Je le sais tellement que si Monsieur le Comte en se mariant n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; & c'est de la fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise; & mon front fertilisé.....

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE *riant.*

S'il y venoit un petit bouton; des gens superstitieux.....

FIGARO.

Tu ris, fripponne! Ah! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piege, & d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue, & de l'argent; te voilà dans ta sphere.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse; mais d'échapper au péril en la menant à bien: car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, & d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais.... (*on sonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà Madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la premiere à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit Fi, Fi, Figaro; rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui ! Je t'en souhaite ! Et qu'en diroit demain mon mari ?

Figaro l'embrasse.

SUZANNE.

Eh bien ! eh bien !

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir ?

FIGARO *mystérieusement.*

Quand je pourrois te le prouver du soir jusqu'au matin. (*on sonne une seconde fois.*)

SUZANNE *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, Monsieur ; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

O ! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCENE II.

FIGARO *seul.*

LA charmante fille ! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour

& de délices ! mais sage ! ..... (*il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah, Monseigneur ! mon cher Monseigneur ! vous voulez m'en donner...... à garder ? Je cherchois aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmene à son ambassade, & m'établit courier de dépêches. J'entends, Monsieur le Comte : trois promotions à la fois ; vous, compagnon ministre ; moi, casse-cou politique, & Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche : & puis fouette courier ! pendant que je galopperois d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin ! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille ; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne ! quelle douce réciprocité ! Mais, Monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres en même-temps les affaires de votre maître & celles de votre valet ! représenter à la fois le Roi & moi dans une Cour étrangere ! c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile ! frippon mon cadet ! Je veux t'apprendre à clocher devant les boîteux ; je veux...... Non, dissimulons avec eux pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, Monsieur Figaro ! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement : écarter une Marceline qui de vous est friande en

diable : empocher l'or & les préſents : donner le change aux petites paſſions de Monſieur le Comte : étriller rondement Monſieur du Bazile; &.....

SCENE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

... Hééé, voilà le gros Docteur, la fête ſera complete. Hé bon jour, cher Docteur de mon cœur. Eſt-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au chateau ?

BARTHOLO *avec dédain.*

Ah, mon cher Monſieur, point du tout.

FIGARO.

Cela ſeroit bien généreux !

BARTHOLO.

Certainement, & par trop ſot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre !

BARTHOLO.

Avez-vous autre choſe à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris ſoin de votre mule !

BARTHOLO *en colere.*

Bavard enragé ! laiſſez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur ? les gens de votre état ſont bien durs ! pas plus de pitié des pauvres animaux.... en vérité.... que ſi c'étoit des hommes ! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi ?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe ?

Je m'en rapporte au Docteur.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FIGARO.

Elle vous le contera de reſte. (*il ſort.*)

SCENE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle eſt toujours le même ! & à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier inſolent....

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel Docteur ? toujours ſi grave & compaſſé qu'on pourroit

mourir en attendant vos ſecours, comme on s'eſt marié jadis malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amere & provoquante! Hé bien, qui rend donc ma préſence au château ſi néceſſaire? Monſieur le Comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, Docteur.

BARTHOLO.

La Roſine, ſa trompeuſe Comteſſe, eſt-elle incommodée, Dieu merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO *avec joie.*

Ah, le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne ſait comment définir le Comte; il eſt jaloux & libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va ſans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre

Suzanne à ſon Figaro, qu'il comble en faveur de cette union....

BARTHOLO.

Que ſon Excellence a rendue néceſſaire !

MARCELINE.

Pas tout-à-fait ; mais dont ſon Excellence voudroit égayer en ſecret l'événement avec l'épouſée....

BARTHOLO.

De Monſieur Figaro ? c'eſt un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile aſſure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraut loge ici ? C'eſt une caverne ! Eh qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il eſt capable. Mais le pis que j'y trouve eſt cette ennuyeuſe paſſion qu'il a pour moi depuis ſi long-temps.

BARTHOLO.

Je me ſerois débarraſſé vingt fois de ſa pourſuite.

MARCELINE.

De quelle maniere ?

BARTHOLO.

En l'épouſant.

MARCELINE.

Railleur fade & cruel, que ne vous débarraſſez-vous de la mienne à ce prix? ne le devez-vous pas? où eſt le ſouvenir de vos engagements? qu'eſt devenu celui de notre Emanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devoit nous conduire à des noces?

BARTHOLO *ôtant ſon chapeau.*

Eſt-ce pour écouter ces fornettes que vous m'avez fait venir de Séville? Et cet accès d'hymen qui vous reprend ſi vif...

MARCELINE.

Eh bien! n'en parlons plus. Mais ſi rien n'a pu vous porter à la juſtice de m'épouſer, aidez-moi donc du moins à en épouſer un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel & des femmes?...

MARCELINE.

Eh! qui pourroit-ce être, Docteur, ſi-non le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce frippon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur, donnant le préſent à la joie, & s'inquiétant

de l'avenir tout auſſi peu que du paſſé, ſémillant, généreux! généreux....

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un Seigneur. Charmant enfin; mais c'eſt le plus grand monſtre!

BARTHOLO.

Et ſa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'auroit pas la ruſée, ſi vous vouliez m'aider, mon petit Docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de ſon mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés: & ſi je ne craignois d'éventer un petit ſecret des femmes!...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous ſavez que je n'en ai pas pour vous. Mon ſexe eſt ardent, mais timide: un certain charme a beau nous attirer vers le plaiſir, la femme la plus aventurée ſent en elle une voix qui lui dit: ſois belle ſi tu peux, ſage ſi tu veux; mais ſois conſidérée, il le

faut. Or, puiſqu'il faut être au moins conſidérée, que toute femme en ſent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne ſur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela menera-t-il?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuſer le Comte, lequel pour ſe venger appuyera l'oppoſition que j'ai faite à ſon mariage: alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raiſon. Parbleu, c'eſt un bon tour que de faire épouſer ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtreſſe.

MARCELINE, *vîte.*

Et qui croit ajouter à ſes plaiſirs, en trompant mes eſpérances.

BARTHOLO, *vîte.*

Et qui m'a volé dans le temps cent écus que j'ai ſur le cœur.

MARCELINE.

Ah quelle volupté!...

BARTHOLO.

De punir un ſcélérat....

MARCELINE.

De l'épouſer, Docteur, de l'épouſer!

SCENE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'épouser! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? vous l'époufez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colere! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous poffféder.

MARCELINE.

Sans compter Monfeigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre fervante, Madame; il y a toujours quelque chofe d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, Madame; où donc eft l'amertume? n'eft-il pas jufte qu'un libéral Seigneur partage un peu la joie qu'il procure à fes gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, Ma-ame.

SUZANNE.

Heureuſement la jalouſie de Madame eſt auſſi connue, que ſes droits ſur Figaro ſont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Oh cette façon, Madame, eſt celle des Dames ſavantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'eſt pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée ſecrete de Monſeigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous eſtime beaucoup, Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle auſſi l'honneur de me chérir un peu, Madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard Madame n'a rien à deſirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'eſt une ſi jolie perſonne que Madame !

SUZANNE, *une révérence.*

Hé mais aſſez pour déſoler Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien reſpectable !

SUZANNE, *une révérence.*

C'eſt aux duegnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duegnes ! aux duegnes !

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline !

MARCELINE.

Allons, Docteur ; car je n'y tiendrois pas. Bon jour, Madame. (*une révérence*).

SCENE VI.

SUZANNE *ſeule.*

ALLEZ, Madame ! allez, pédante ! je crains auſſi peu vos efforts, que je mépriſe vos outrages. — Voyez cette vieille ſibylle ! parce qu'elle a fait quelques études & tourmenté la jeuneſſe de Madame, elle veut tout dominer au château ! (*elle jette la robe qu'elle tient ſur une chaiſe.*) Je ne ſais plus ce que je venois prendre.

SCENE VII.

SUZANNE, CHERUBIN.

CHERUBIN, *accourant.*

AH, Suzon ! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver ſeule. Hélas ! tu te maries, & moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier Page de Monſeigneur ?

CHERUBIN, *piteuſement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque ſottiſe !

CHERUBIN.

Il m'a trouvé hier au ſoir chez ta couſine Fanchette, à qui je faiſois répéter ſon petit rôle d'innocente, pour la fête de ce ſoir : il s'eſt mis dans une fureur en me voyant ! — *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit*.... Je n'oſe pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : *ſortez ; & demain vous ne coucherez pas au château.* Si Madame, ſi ma belle marraine ne parvient pas à l'appaiſer, c'eſt fait, Suzon, je ſuis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir ? moi ? c'eſt mon tour ! ce n'eſt donc plus pour ma maîtreſſe que vous ſoupirez en ſecret ?

CHERUBIN.

Ah, Suzon, qu'elle eſt noble & belle ! mais qu'elle eſt impoſante !

SUZANNE.

C'eſt-à-dire que je ne le ſuis pas, & qu'on peut oſer avec moi.....

CHERUBIN.

Tu ſais trop bien, méchante, que je n'oſe pas oſer. Mais que tu es heureuſe ! à tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin, & la déshabiller le ſoir, épingle à épingle.... ah, Suzon ! je donnerois.... Qu'eſt-ce que tu tiens donc là ?

SUZANNE, *raillant.*

Hélas, l'heureux bonnet & le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine....

CHERUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit ! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Hé que non pas. — *Son cœur !* Comme il eſt familier donc ! ſi ce n'étoit pas un morveux ſans conſéquence....(*Chérubin arrache le ruban.*) Ah, le ruban !

CHERUBIN

CHERUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il eſt égaré, gâté ; qu'il eſt perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien !... Rendez-vous le ruban ? (*elle veut le reprendre.*)

CHERUBIN *tire une romance de ſa poche.*

Laiſſe, ah, laiſſe-le-moi, Suzon ; je te donnerai ma romance ; & pendant que le ſouvenir de ta belle maîtreſſe attriſtera tous mes moments, le tien y verſera le ſeul rayon de joie qui puiſſe encore amuſer mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuſer votre cœur, petit ſcélérat ! vous croyez parler à votre Fanchette : on vous ſurprend chez elle ; & vous ſoupirez pour Madame ; & vous m'en contez à moi, par-deſſus le marché !

CHERUBIN *exalté.*

Cela eſt vrai, d'honneur ! Je ne ſais plus ce que je ſuis ; mais depuis quelque temps, je ſens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au ſeul aſpect d'une femme ; les mots *amour* & *volupté* le font treſſaillir & le troublent. Enfin, le beſoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, eſt devenu pour moi ſi preſſant, que je le dis tout ſeul, en courant dans le parc, à ta maîtreſſe,

à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline....

SUZANNE *riant*.

Ha, ha, ha, ha!

CHERUBIN.

Pourquoi non? elle eſt femme! elle eſt fille! une fille! une femme! ah que ces noms ſont doux! qu'ils ſont intéreſſants!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHERUBIN.

Fanchette eſt douce; elle m'écoute au moins: tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE.

C'eſt bien dommage; écoutez donc Monſieur! (*Elle veut arracher le ruban.*)

CHERUBIN *tourne en fuyant*.

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais ſi tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baiſers.

(*Il lui donne chaſſe à ſon tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant*.

Mille ſoufflets ſi vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtreſſe; & loin de ſupplier pour vous, je dirai moi-même à Monſeigneur: c'eſt bien fait, Monſeigneur; chaſſez-nous ce petit voleur: renvoyez à ſes pa-

rents un petit mauvais ſujet qui ſe donne les airs d'aimer Madame, & qui veut toujours m'embraſſer par contre-coup.

CHERUBIN *voit le Comte entrer; il ſe jette derriere le fauteuil avec effroi.*

Je ſuis perdu.

SUZANNE.

Quelle frayeur?

SCENE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHERUBIN *caché.*

SUZANNE *apperçoit le Comte.*

AH!.... (*elle s'approche du fauteuil pour maſquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlois ſeule, & ton petit cœur paroît dans une agitation..... bien pardonnable, au reſte, un jour comme celui-ci.

SUZANNE *troublée.*

Monſeigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvoit avec moi.....

LE COMTE.

Je ſerois déſolé qu'on m'y ſurprît; mais tu ſais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laiſſé ignorer mon amour. Je n'ai

rien qu'un inſtant pour t'expliquer mes vues? écoute. (*il s'aſſied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un ſeul mot. Tu ſais que le Roi m'a nommé ſon Ambaſſadeur à Londres. J'emmene avec moi Figaro; je lui donne un excellent poſte: & comme le devoir d'une femme eſt de ſuivre ſon mari.....

SUZANNE.

Ah, ſi j'oſois parler!

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chere: uſe aujourd'hui d'un droit que tu prends ſur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, Monſeigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colere.*

Je ne ſais plus ce que je diſois.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Hé bien! lorſque Monſeigneur enleva la ſienne de chez le Docteur, & qu'il l'épouſa par

amour; lorſqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du Seigneur....

LE COMTE, *gaîment.*

Qui faiſoit bien de la peine aux filles ! ah, Suzette ! Ce droit charmant ! ſi tu venois en jaſer ſur la brune au jardin, je mettrois un tel prix à cette légere faveur....

BAZILE *parle en-dehors.*

Il n'eſt pas chez lui, Monſeigneur.

LE COMTE *ſe leve.*

Quelle eſt cette voix ?

SUZANNE.

Que je ſuis malheureuſe !

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laiſſe ici ?

BAZILE *crie en-dehors.*

Monſeigneur était chez Madame, il en eſt ſorti : je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour ſe cacher ! ah ! derriere ce fauteuil...... aſſez mal : mais renvoie-le bien vîte.

SUZANNE *lui barre le chemin, il la pouſſe doucement, elle recule, & ſe met ainſi entre lui & le petit Page ; mais pendant que le Comte s'abaiſſe & prend ſa place, Chérubin tourne &*

se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, & s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportoit, en couvre le Page, & se met devant le fauteuil.

SCENE IX.

LE COMTE & CHERUBIN *cachés*, SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu Monseigneur, Mademoiselle ?

SUZANNE, *brusquement*.

Hé pourquoi l'aurois-je vu? Laissez-moi.

BAZILE *s'approche*.

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous !

LE COMTE *à part*.

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Desirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendoit hier, on vous le prefcrira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les chofes férieufes, le mariage étant la plus bouffonne, j'avois penfé.....

SUZANNE *outrée*.

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE.

Là, là, mauvaife! Dieu vous appaife! il n'en fera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde Monfieur Figaro comme l'obftacle qui nuit à Monfeigneur; & fans le petit Page.....

SUZANNE *timidement*.

Don Chérubin?

BAZILE *la contrefait*.

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous fans ceffe, & qui ce matin encore rôdoit ici pour y entrer quand je vous ai quittée. Dites que cela n'eft pas vrai?

SUZANNE.

Quelle impoſture ! allez-vous-en, méchant homme !

BAZILE.

On eſt un méchant homme parce qu'on y voit clair. N'eſt-ce pas pour vous auſſi cette romance dont il fait myſtere ?

SUZANNE *en colere.*

Ah ! oui, pour moi !.....

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait compoſée pour Madame ! En effet, quand il ſert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux !.... mais peſte, qu'il ne s'y joue pas ; Monſeigneur eſt *brutal* ſur l'article.

SUZANNE *outrée.*

Et vous bien ſcélérat, d'aller ſemant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la diſgrace de ſon maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé ? je le dis parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *ſe leve.*

Comment, tout le monde en parle !

Chérubin *dans le fauteuil.* Le Comte Suzanne. Bazile.

SUZANNE.

Ah Ciel !

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE.

Courez, Bazile, & qu'on le chaffe.

BAZILE.

Ah, que je fuis fâché d'être entré!

SUZANNE *troublée.*

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle eft faifie. Affeyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repouffe vivement.*

Je ne veux pas m'affeoir. Entrer ainfi librement, c'eft indigne!

LE COMTE.

Nous fommes deux avec toi, ma chere. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi je fuis défolé de m'être égayé fur le Page, puifque vous l'entendiez : je n'en ufois ainfi que pour pénétrer fes fentiments, car au fond.....

LE COMTE.

Cinquante piftoles, un cheval, & qu'on le renvoye à fes parents.

BAZILE.

Monfeigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai furpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE *outrée.*

Où Monseigneur avoit sans doute affaire aussi!

LE COMTE *gaiement.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE *gaiement.*

Mais non: j'allois chercher ton oncle Antonio mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est long-temps à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtré; je prends un soupçon, je lui parle, & tout en causant j'examine. Il y avoit derriere la porte une espece de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi qui couvroit des hardes; sans faire semblant de rien je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geste il leve la robe du fauteuil*) & je vois.... (*il apperçoit le Page.*) Ah!....

Suzanne. Cherubin *dans le fauteuil.* Le Comte Bazile.

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE *à Suzanne.*

A merveilles, Mademoiſelle : à peine fiancée vous faites de ces apprêts? C'étoit pour recevoir mon Page que vous deſiriez d'être ſeule? Et vous, Monſieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquoit de vous adreſſer ſans reſpect pour votre marraine, à ſa premiere camariſte, à la femme de votre ami! mais je ne ſouffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'eſtime & que j'aime, ſoit victime d'une pareille tromperie : étoit-il avec vous, Bazile?

SUZANNE *outrée.*

Il n'y a tromperie ni victime; il étoit là lorſque vous me parliez.

LE COMTE *emporté.*

Puiſſes-tu mentir en le diſant! ſon plus cruel ennemi n'oſeroit lui ſouhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me prioit d'engager Madame à vous demander ſa grace. Votre arrivée l'a ſi fort troublé, qu'il s'eſt maſqué de ce fauteuil.

LE COMTE *en colere.*

Ruſe d'enfer! je m'y ſuis aſſis en entrant.

CHERUBIN.

Hélas, Monſeigneur, j'étois tremblant derriere.

LE COMTE.

Autre fourberie! je viens de m'y placer moi-même.

CHERUBIN.

Pardon, mais c'eſt alors que je me ſuis blotti dedans.

LE COMTE *plus outré.*

C'eſt donc une couleuvre que ce petit... ſerpent-là! il nous écoutoit!

CHERUBIN.

Au contraire, Monſeigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfide! (*à Suzanne*) tu n'épouſeras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous : on vient.

LE COMTE *tirant Chérubin du fauteuil & le mettant ſur ſes pieds.*

Il reſteroit là devant toute la terre!

SCENE X.

CHERUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE; beaucoup de Valets, Payſannes, Payſans vêtus en habits de fête.

FIGARO *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches & des rubans blancs, parle à la Comteſſe.*

Il n'y a que vous, Madame, qui puiſſiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, Monſieur le Comte : ils me ſuppoſent un crédit que je n'ai point ; mais comme leur demande n'eſt pas déraiſonnable...

LE COMTE *embarraſſé.*

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup....

FIGARO *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Qui ne meneront à rien.

FIGARO *bas.*

Va toujours.

LE COMTE *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monſeigneur, vos vaſſaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux que votre amour pour Madame....

LE COMTE.

Hé bien, ce droit n'exiſte plus: que veux-tu dire?

FIGARO *malignement.*

Qu'il eſt bien temps que la vertu d'un ſi bon maître éclate; elle m'eſt d'un tel avantage aujourd'hui, que je deſire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE *plus embarraſſé.*

Tu te moques, ami! l'abolition d'un droit honteux n'eſt que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Eſpagnol peut vouloir conquérir la beauté par des ſoins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi comme une ſervile redevance, ah! c'eſt la tyrannie d'un Vandale, & non le droit avoué d'un noble Caſtillan.

FIGARO *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre ſageſſe a préſervé l'honneur, reçoive de votre main publiquement la toque virginale, ornée de plumes & de rubans blancs, ſymbole de la pureté de vos intentions: — adoptez-en la cérémonie pour tous les maria-

ges, & qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le ſouvenir....

LE COMTE *embarraſſé.*

Si je ne ſavois pas qu'amoureux, poëte, & muſicien ſont trois titres d'indulgence, toutes les folies....

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

Tous enſemble.

Monſeigneur! Monſeigneur!

SUZANNE *au Comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez ſi bien?

LE COMTE *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, Monſeigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera la grandeur de votre ſacrifice.

SUZANNE.

Laiſſe-là ma figure, & ne vantons que ſa vertu.

LE COMTE *à part.*

C'eſt un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, Monſieur le Comte; & cette cérémonie me ſera toujours chere, puiſ-

qu'elle doit ſon motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, Madame; & c'eſt à ce titre que je me rends.

Tous enſemble.

Vivat.

LE COMTE, *à part.*

Je ſuis pris. (*haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrois ſeulement qu'on la remît à tantôt. (*à part.*) Faiſons vîte chercher Marceline.

FIGARO *à Chérubin.*

Hé bien, eſpiegle! vous n'applaudiſſez pas?

SUZANNE.

Il eſt au déſeſpoir; Monſeigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, je vous demande ſa grace.

LE COMTE

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE

Hélas! il eſt ſi jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHERUBIN *tremblant.*

Pardonner généreuſement, n'eſt pas le droit du Seigneur auquel vous avez renoncé en épouſant Madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeoit tous.

SUZANNE.

Si Monfeigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce feroit fûrement le premier qu'il voudroit racheter en fecret.

LE COMTE *embarraffé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Hé, pourquoi le racheter.

CHERUBIN *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il eft vrai, Monfeigneur; mais jamais la moindre indifcrétion dans mes paroles....

LE COMTE *embarraffé.*

Hé bien, c'eft affez....

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE *vivement.*

C'eft affez, c'eft affez, tout le monde exige fon pardon, je l'accorde, & j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous enfemble.

Vivat.

LE COMTE.

Mais c'eft à condition qu'il partira fur le champ pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah ! Monſeigneur, demain.

LE COMTE *inſiſte.*

Je le veux.

CHERUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, & demandez ſa protection.

CHERUBIN *met un genoux en terre devant la Comteſſe, & ne peut parler.*

LA COMTETSE *émue.*

Puiſqu'on ne peut vous garder ſeulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maiſon, où votre jeuneſſe a trouvé tant d'indulgence. Soyez ſoumis, honnête & brave; nous prendrons part à vos ſuccès. (*Chérubin ſe releve, & retourne à ſa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, Madame !

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui ſait le ſort d'un enfant jetté dans une carriere auſſi dangereuſe? il eſt allié de mes parents; & de plus, il eſt mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avoit raiſon. (*haut*) Jeune homme, embraſſez Suzanne... pour la derniere fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, Monſeigneur ? Il viendra paſſer ſes hyvers. Baiſe-moi donc auſſi, Capitaine. (*il l'embraſſe*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant : dame ! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûtés à la crême ; plus de main chaude ou de colin-maillard. De bons ſoldats, morbleu ! bazannés, mal vêtus ; un grand fuſil bien lourd ; tourne à droite, tourne à gauche ; en avant, marche à la gloire ; & ne vas pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu....

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur !

LA COMTESSE.

Quel pronoſtic !

LE COMTE.

Où donc eſt Marceline ! il eſt bien ſingulier qu'elle ne ſoit pas des vôtres !

FANCHETTE.

Monſeigneur, elle a pris le chemin du Bourg, par le petit ſentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra ?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaiſoit qu'il ne lui plût jamais....

FANCHETTE.

Monſieur le Docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE *vivement*.

Le Docteur eſt ici ?

BAZILE.

Elle s'en eſt d'abord emparé....

LE COMTE, *à part*.

Il ne pouvoit venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffé, elle parloit tout haut en marchant, puis elle s'arrêtoit, & faiſoit comme ça, de grand bras... & Monſieur le Docteur lui faiſoit comme ça de la main, en l'appaiſant : elle paroiſſoit ſi courroucée ! elle nommoit mon couſin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton*.

Couſin.... futur.

FANCHETTE *montrant Chérubin*.

Monſeigneur, nous avez-vous pardonné d'hier ?...

LE COMTE *interrompt*.

Bon jour, bon jour, petite.

FIGARO.

C'eſt ſon chien d'amour qui la berce; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*haut*) Allons, Madame, entrons. Bazile vous paſſerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Eſt-il bien enfilé?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon? (*Ils ſortent tous.*)

SCENE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(*Pendant qu'on ſort, Figaro les arrête tous deux & les ramene.*)

FIGARO.

AH çà, vous autres! la cérémonie adoptée, ma fête de ce ſoir en eſt la ſuite; il faut bravement nous recorder: ne faiſons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais ſi mal que le jour où la critique eſt le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuſe, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE *malignement.*

Le mien eſt plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faiſant ſans qu'il le voye le geſte de le roſſer.*

Tu es loin auſſi de ſavoir tout le ſuccès qu'il te vaudra.

CHERUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi tu voudrois bien reſter !

CHERUBIN.

Ah ! ſi je le voudrois !

FIGARO.

Il faut ruſer. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule ; arrange ouvertement ta trouſſe, & qu'on voye ton cheval à la grille : un temps de galop juſqu'à la ferme ; reviens à pied par les derrieres ; Monſeigneur te croira parti ; tiens-toi ſeulement hors de ſa vue ; je me charge de l'appaiſer après la fête.

CHERUBIN.

Mais Fanchette qui ne ſait pas ſon rôle !

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde ! le pere n'eſt pas ſatisfait ; la fille a été ſoufflettée ; elle n'étudie pas avec vous ; Chérubin ! Chérubin ! vous lui cauſerez des chagrins ! *tant va la cruche à l'eau....*

FIGARO.

Ah voilà notre imbécille, avec ſes vieux proverbes ! Hé bien, pédant ! que dit la ſageſſe des nations ? *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin....*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO *en s'en allant.*

Pas ſi bête, pourtant, pas ſi bête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcove, une estrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre & se ferme à la troisieme coulisse à droite, celle d'un cabinet à la premiere coulisse à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, LA COMTESSE, *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *se jette dans une bergere.*

FERME la porte, Suzanne, & conte-moi tout dans le plus grand détail

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il vouloit te séduire?

SUZANNE.

Oh que non. Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante: il vouloit m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit Page étoit présent?

SUZANNE.

C'eſt-à-dire, caché derriere le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander ſa grace.

LA COMTESSE.

Hé, pourquoi ne pas s'adreſſer à moi-même? eſt-ce que je l'aurois refuſé, Suzon?

SUZANNE.

C'eſt ce que j'ai dit : mais ſes regrets de partir, & ſur-tout de quitter Madame! *Ah! Suzon, qu'elle eſt noble & belle! mais qu'elle eſt imposante!*

LA COMTESSE.

Eſt-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois; il s'eſt jetté deſſus....

LA COMTESSE *ſouriant.*

Mon ruban?... quelle enfance!

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; Madame, c'étoit un lion; ſes yeux brilloient....Tu ne l'auras qu'avec ma vie, diſoit-il, en forçant ſa petite voix douce & grêle.

LA COMTESSE *rêvant.*

Hé bien, Suzon?

SUZANNE.

Hé bien, Madame, eſt-ce qu'on peut faire

finir ce petit démon-là ? ma marraine par-ci; je voudrois bien par l'autre; & parce qu'il n'oseroit seulement baiser la robe de Madame, il voudroit toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE *rêvant.*

Laissons..... laissons ces folies.... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire ?

SUZANNE.

Que si je ne voulois pas l'entendre, il alloit protéger Marceline.

LA COMTESSE *se leve & se promene, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie ?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chere! uniquement par orgueil. Ah je l'ai trop aimé ! je l'a lassé de mes tendresses, & fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui : mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise & tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous aider : viendra-t-il ?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin, Il fait une chaleur ici !....

SUZANNE.

C'est que Madame parle & marche avec action. (*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE *rêvant long-temps.*

Sans cette constance à me fuir.... les hommes sont bien coupables !

SUZANNE *crie de la fenêtre.*

Ah ! voilà Monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*elle s'assied.*) On frappe, Suzon ?

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'est mon Figaro ! ah, c'est mon Figaro !

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

MON cher ami ! viens donc. Madame est dans une impatience !...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misere. Monsieur le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudroit en faire sa maîtresse; & c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courier de dépêches, & Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs; c'est ce que chacun fait; ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légérement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, Madame?

SUZANNE.

Au-lieu de t'affliger de nos chagrins....

FIGARO.

N'eſt-ce pas aſſez que je m'en occupe? Or, pour agir auſſi méthodiquement que lui, tempérons d'abord ſon ardeur de nos poſſeſſions, en l'inquiétant ſur les ſiennes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'eſt déja fait, Madame: un faux avis donné ſur vous....

LA COMTESSE.

Sûr moi! la tête vous tourne.

FIGARO.

Oh! c'eſt à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme auſſi jaloux!....

FIGARO.

Tant mieux: pour tirer parti des gens de ce caractere, il ne faut qu'un peu leur fouetter le ſang; c'eſt ce que les femmes entendent ſi bien! Puis les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mene où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monſeigneur qu'un galant doit

chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainſi de la vérité ſur le compte d'une femme d'honneur.....

FIGARO.

Il y en a peu, Madame, avec qui je l'euſſe oſé, crainte de rencontrer juſte.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'eſt pas charmant de lui avoir taillé ſes morceaux de la journée, de façon qu'il paſſe à rôder, à jurer après ſa dame, le temps qu'il deſtinoit à ſe complaire avec la nôtre? Il eſt déja tout dérouté: galoppera-t-il celle-ci? ſurveillera-t-il celle-là? dans ſon trouble d'eſprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, & force un lievre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poſte; il n'aura pas pris de parti contre, & jamais il n'oſera s'y oppoſer devant Madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel eſprit, oſera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiete bien, ma foi! Tu

feras dire à Monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là ?

FIGARO.

O dame ! écoutez donc ; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien & ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli !

LA COMTESSE.

Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendît ?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire ?

SUZANNE.

A qui mes habits ?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laisser faire ?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui ſe croiſent. J'étois né pour être courtiſan.

SUZANNE.

On dit que c'eſt un métier ſi difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre, & demander; voilà le ſecret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'aſſurance, qu'il finit par m'en inſpirer.

FIGARO.

C'eſt mon deſſein.

SUZANNE.

Tu diſois donc?

FIGARO.

Que pendant l'abſence de Monſeigneur, je vais vous envoyer le Chérubin; coëffez-le, habillez-le; je le renferme & l'endoctrine; & puis danſez, Monſeigneur.

(Il ſort.)

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.*

Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite!... ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant sa petite glace.*

Moi?.... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'en vérité, mes cheveux sont dans un désordre.....

SUZANNE *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, Mademoiselle?

SCENE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux;* SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

ENTREZ, Monsieur l'Officier; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant.*

Ah, que ce nom m'afflige, Madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux...... une marraine si..... bonne!....

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUZANNE *le contrefait.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupieres hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui.... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable: en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu..... de chérir......

SUZANNE *lui met le poing sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

Là.... chante-t-il?

CHERUBIN.

O Madame, je suis si tremblant!...

SUZANNE *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que Madame le veut, modeste auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (*La Comtesse assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derriere son fauteuil, & prélude en regardant la musique pardessus sa maîtresse. Le petit Page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanlco, appellée* la Conversation espagnole.

ROMANCE.

Chérubin. La Comtesse. Suzanne.

AIR: *Marlbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errois de plaine en plaine
Au gré du destrier.

IIe. COUPLET.

Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer;
(*) Là près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma marraine,
Sentois mes pleurs couler.

IIIe. COUPLET.

Sentois mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravois sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne;
Le Roi vint à passer.

IVe. COUPLET.

Le Roi vint à passer;
Ses Barons, son Clergier.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

Ve. COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame & Souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avois une marraine
Que toujours adorai (§).

(*) Au spectacle on a commencé la Romance à ce vers, en disant : *Auprès d'une fontaine.*

(§) Ici la Comtesse arrête le Page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

VIe. COUPLET.

Que toujours adorai ;
Je sens que j'en mourrai.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
N'est-il qu'une marraine ?
Je vous en servirai.

VIIe. COUPLET.

Je vous en servirai ;
Mon Page vous ferai ;
Puis à ma jeune Hélene ;
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Fille d'un Capitaine,
Un jour vous marierai.

VIIIe. COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler ;
Je veux, trainant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Mourir de cette peine ;
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté.... du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guitare sur un fauteuil.* Chérubin. Suzanne. La Comtesse.

O ! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui.... Ah çà, Monsieur l'Officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement ?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entroit ?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc ? je vais fermer la porte : (*elle court*) mais c'est la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCENE V.

CHERUBIN, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE.

JUSQU'A l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après, que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée....

CHERUBIN *le lui montre.*

Hélas, Madame, le voici ; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déja ? l'on a craint d'y perdre une minute. (*elle lit.*) ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (*elle le lui rend.*)

SCENE VI.

CHERUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi ?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déja ?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois. Est-ce là ma baigneuse ?

SUZANNE *s'assied près de la Comtesse.* Chérubin. Suzanne. La Comtesse.

Et la plus belle de toutes. (*elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici ;
Jean de Lyra, mon bel ami.

Chérubin se met à genoux. (*elle le coëffe.*) Madame, il est charmant !

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

Là.... mais voyez donc ce morveux, comme il eſt joli en fille! j'en ſuis jalouſe, moi! (*elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme çà?

LA COMTESSE.

Qu'elle eſt folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux.... (*elle le retrouſſe.*) Qu'eſt-ce qu'il a donc au bras? un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je ſuis bien-aiſe que Madame l'ait vu. Je lui avois dit que je dirois, deja! Oh! ſi Monſeigneur n'étoit pas venu, j'aurois bien repris le ruban; car je ſuis preſque auſſi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du ſang! (*elle détache le ruban.*)

CHERUBIN *honteux*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, & la boſſette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et ſur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la boſſette.... la courbette.... la cornette du cheval.... Je n'entends rien à tous

ces noms-là. — Ah qu'il a le bras blanc ! c'eſt comme une femme ! plus blanc que le mien ! regardez donc, Madame ? (*elle les compare.*)

LA COMTESSE *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

Suzanne lui pouſſe la tête, en riant ; il tombe ſur les deux mains. (Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.)

SCENE VII.

CHERUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *aſſiſe.*

LA COMTESSE *reſte un moment ſans parler, les yeux ſur ſon ruban. Chérubin la dévore de ſes regards.*

POUR mon ruban, Monſieur.... comme c'eſt celui dont la couleur m'agrée le plus.... j'étois fort en colere de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHERUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *revenant.*

ET la ligature à son bras? (*elle remet à la Comtesse du taffetas gommé & des ciseaux.*)

LA COMTESSE

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page.*)

SCENE IX.

CHERUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise.*

CHERUBIN *les yeux baissés.*

CELUI qui m'est ôté m'auroit guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*lui montrant le taffetas*) ceci vaut mieux.

CHERUBIN *héſitant.*

Quand un ruban.... a ſerré la tête.... ou touché la peau d'une perſonne.....

LA COMTESSE *coupant la phraſe.*

....! Etrangere, il devient bon pour les bleſſures? J'ignorois cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a ſerré le bras. A la premiere égratignure.... de mes femmes, j'en ferai l'eſſai.

CHERUBIN *pénétré.*

Vous le gardez, & moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHERUBIN.

Je ſuis ſi malheureux!

LA COMTESSE *émue.*

Il pleure à préſent! c'eſt ce vilain Figaro avec ſon pronoſtic!

CHERUBIN *exalté.*

Ah! je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit! ſûr de mourir à l'inſtant, peut-être ma bouche oſeroit....

LA COMTESSE *l'interrompt & lui eſſuie les yeux avec ſon mouchoir.*

Taiſez-vous, taiſez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raiſon dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle éleve la voix.*) Qui frappe ainſi chez moi?

SCENE X.

CHERUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en-dehors.*

LE COMTE *en-dehors.*

POURQUOI donc enfermée ?

LA COMTESSE *troublée se leve.*

C'est mon époux ! grands Dieux !... (*à Chérubin qui s'est levé aussi*) vous sans manteau, le col & les bras nuds ! seul avec moi ! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie !....

LE COMTE *en-dehors.*

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE *en-dehors.*

Seule ! avec qui parlez-vous donc ?

LA COMTESSE *cherchant.*

.... Avec vous sans doute.

CHERUBIN, *à part.*

Après les scenes d'hier & de ce matin, il me tueroit sur la place ! (*il court au cabinet de toilette, y entre, & tire la porte sur lui.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE *seule, en ôte la clef & court ouvrir au Comte.*

Ah quelle faute! quelle faute!

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE *un peu févere.*

Vous n'êtes pas dans l'ufage de vous enfermer!

LA COMTESSE *troublée.*

Je. . . je chiffonnois. . . oui, je chiffonnois avec Suzanne; elle eft paffée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air & le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Cela n'eft pas étonnant... pas étonnant du tout.... je vous affure.... nous parlions de vous... elle eft paffée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!... Je fuis ramené

par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a.... pourtant agité.

La Comtesse.

Comment, Monſieur?... quel billet?

Le Comte.

Il faut avouer, Madame, que vous ou moi ſommes entourés d'êtres... bien méchants! On me donne avis que dans la journée quelqu'un, que je crois abſent, doit chercher à vous entretenir.

La Comtesse.

Quel que ſoit cet audacieux, il faudra qu'il pênetre ici; car mon projet eſt de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

Le Comte.

Ce ſoir, pour la noce de Suzanne?

La Comtesse.

Pour rien au monde; je ſuis très-incommodée.

Le Comte.

Heureuſement le Docteur eſt ici.

(*le Page fait tomber une chaiſe dans le cabinet.*)

Quel bruit entends-je?

La Comtesse *plus troublée.*

Du bruit?

Le Comte.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien ententendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous ſoyez furieuſement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, Madame.

LA COMTESSE.

Hé... qui voulez-vous qu'il y ait, Monſieur?

LE COMTE.

C'eſt moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hémais... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle étoit paſſée chez elle!

LA COMTESSE.

Paſſée... ou entrée là; je ne ſais lequel.

LE COMTE.

Si c'eſt Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariſte?

LE COMTE.

Pour votre camariſte, je ne ſais; mais pour du trouble, aſſurément.

La Comtesse.

Aſſurément, Monſieur, cette fille vous trouble & vous occupe beaucoup plus que moi.

Le Comte *en colere.*

Elle m'occupe à tel point, Madame, que je veux la voir à l'inſtant.

La Comtesse.

Je crois en effet que vous le voulez ſouvent; mais voilà bien les ſoupçons les moins fondés....

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes & pouſſe la porte du fond.*

Le Comte.

Ils en feront plus aiſés à détruire. (*il parle au cabinet.*) — Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

La Comtesse.

Elle eſt preſque nue, Monſieur : vient-on troubler ainſi des femmes dans leur retraite? Elle eſſayoit des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'eſt enfuie, quand elle vous a entendu.

Le

LE COMTE.

Si elle craint tant de ſe montrer, au moins elle peut parler. (*il ſe tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, reſtée au fond, ſe jette dans l'alcove, & s'y cache.*

LA COMTESSE *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*au Comte.*) On n'a jamais pouſſé ſi loin la tyrannie!

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien, puiſqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *ſe met au-devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'eſpere auſſi que chez moi....

LE COMTE.

Et moi j'eſpere ſavoir dans un moment quelle eſt cette Suzanne myſtérieuſe. Vous demander la clef ſeroit, je le vois, inutile! mais il eſt un moyen ſûr de jetter en-dedans cette légere porte. Holà quelqu'un?

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, & faire un ſcandale public d'un ſoupçon qui nous rendroit la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, Madame; en effet j'y ſuffirai;

je vais à l'inſtant prendre chez moi ce qu'il faut... (*il marche pour ſortir & revient.*) Mais pour que tout reſte au même état, voudrez-vous bien m'accompagner ſans ſcandale & ſans bruit, puiſqu'il vous déplaît tant?... une choſe auſſi ſimple, apparemment, ne me ſera pas refuſée!

LA COMTESSE *troublée.*

Eh! Monſieur, qui ſonge à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliois la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme auſſi pour que vous ſoyez pleinement juſtifiée. (*Il va fermer la porte du fond, & en ôte la clef.*)

LA COMTESSE *à part.*

O Ciel! étourderie funeſte!

LE COMTE *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre eſt cloſe, acceptez mon bras, je vous prie; (*il éleve la voix*) & quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, & le moindre mal qui puiſſe lui arriver à mon retour....

LA COMTESSE.

En vérité, Monſieur, voilà bien la plus odieuſe aventure... (*Le Comte l'emmene, & ferme la porte à la clef.*)

SCENE XIV.

SUZANNE, CHERUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcove, accourt au cabinet, & parle à la serrure.*

OUVREZ Chérubin, ouvrez vîte, c'est Suzanne; ouvrez & sortez.

CHERUBIN *sort.* — Chérubin. Suzanne.

Ah! Suzon, quelle horrible scene!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHERUBIN *effrayé.*

Eh par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHERUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraseroit! & nous serions perdues. — Courez conter à Figaro.....

CHERUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute.

(*Il court y regarder.*)

SUZANNE *avec effroi.*

Un grand étage ! impoffible ! ah ma pauvre maîtreffe ! & mon mariage, ô Ciel !

CHERUBIN *revient.*

Elle donne fur la meloniere ; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient, & s'écrie :*

Il va fe tuer !

CHERUBIN *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon ! oui je m'y jetterois plutôt que de lui nuire..... Et ce baifer va me porter bonheur. (*Il l'embraffe & court fauter par la fenêtre.*)

SCENE XV.

SUZANNE *feule, un cri de frayeur.*

AH ! ..... (*Elle tombe affife un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre, & revient.*) Il eft déja bien loin. O le petit garnement ! auffi lefte que joli ! fi celui-là manque de femmes..... Prenons fa place au plutôt. (*en entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à préfent, Monfieur le Comte, rompre la cloifon fi cela vous amufe ; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y enferme.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le sauteuil.*

TOUT est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois, voulez-vous l'ouvrir ?

LA COMTESSE.

Eh, Monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux ? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserois ; j'oublierois, peut-être en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jetter dans cette excès un galant homme ?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'instant....

LA COMTESSE *au-devant.*

Arrêtez, Monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois ?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame ; mais je verrai qui eſt dans ce cabinet.

LA COMTESSE *effrayée.*

Hé bien, Monſieur, vous le verrez. Ecoutez-moi.... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'eſt donc pas Suzanne?

LA COMTESSE *timidement.*

Au moins n'eſt-ce pas non plus une perſonne.... dont vous deviez rien redouter.... nous diſpoſions une plaiſanterie...... bien innocente en vérité, pour ce ſoir.... & je vous jure.....

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus deſſein de vous offenſer l'un que l'autre.

LE COMTE *vîte.*

L'un que l'autre? c'eſt un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, Monſieur.

LE COMTE.

Hé qui donc?

LA COMTESSE.

A peine oſai-je le nommer!

LE COMTE *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands Dieux !

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune.... Chérubin....

LE COMTE.

Chérubin! l'infolent! voilà mes foupçons & le billet expliqués.

LA COMTESSE *joignant les mains.*

Ah! Monfieur, gardez de penfer....

LE COMTE *frappant du pied.*

(*à part.*) Je trouverai par-tout ce maudit Page! (*haut.*) Allons, Madame, ouvrez; je fais tout maintenant. Vous n'auriez pas été fi émue en le congédiant ce matin; il feroit parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fauffeté dans votre conte de Suzanne; il ne fe feroit pas fi foigneufement caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en fe montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

La Comtesse *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah ! Monſieur, Monſieur, votre colere me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuſte ſoupçon, de grace ; & que le déſordre où vous l'allez trouver.....

Le Comte.

Du déſordre !

La Comtesse.

Hélas oui ; prêt à s'habiller en femme, une coëſſure à moi ſur la tête, en veſte & ſans manteau, le col ouvert, les bras nuds ; il alloit eſſayer.....

Le Comte.

Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne épouſe ! ah ! vous la garderez.... longtemps ; mais il faut avant que j'en chaſſe un inſolent, de maniere à ne plus le rencontrer nulle part.

La Comtesse *ſe jette à genoux les bras élevés.*

Monſieur le Comte, épargnez un enfant ; je ne me conſolerois pas d'avoir cauſé.....

Le Comte.

Vos frayeurs aggravent ſon crime.

La Comtesse.

Il n'eſt pas coupable, il partoit : c'eſt moi qui l'ai fait appeller.

LE COMTE *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous..... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre.

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, Monsieur, je me leverai; je vous remettrai même la clef du cabinet: mais, au nom de votre amour.....

LE COMTE.

De mon amour! perfide!

LA COMTESSE *se leve & lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; & puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convainc pas.....

LE COMTE *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergere, un mouchoir sur les yeux.*

O ciel! il va périr!

LE COMTE *ouvre la porte & recule.*

C'est Suzanne!

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *ſort en riant.*

Je le tuerai, je le tuerai. Tuez-le donc ce méchant Page !

LE COMTE *à part.*

Ah quelle école ! (*regardant la Comteſſe qui eſt reſtée ſtupéfaite.*) Et vous auſſi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y eſt pas ſeule. (*Il entre.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE *aſſiſe*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à ſa maîtreſſe.*

REMETTEZ-VOUS, Madame, il eſt bien loin, il a fait un ſaut.....

LA COMTESSE.

Ah, Suzon, je ſuis morte.

SCENE XIX.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence:*

Il n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. — Madame..... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE *gaiement.*

Et moi, Monseigneur?

LA COMTESSE, *son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

LE COMTE *s'approche.*

Quoi, Madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE *se remettant un peu.*

Eh! pourquoi non, Monsieur?

Suzanne.
La Comtesse *assise.*
Le Comte

LE COMTE.

Quel affreux badinage! & par quel motif, je vous prie?....

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternelle-

ment dévouée à l'abandon & à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE.

Ah! Madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser appeller les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, & c'est à moi de m'humilier.... Pardon, je suis d'une confusion!....

SUZANNE.

Avouez, Monseigneur, que vous la méritez un peu!

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortois-tu pas lorsque je t'appellois? mauvaise!

SUZANNE.

Je me r'habillois de mon mieux, à grand renfort d'épingles, & Madame qui me le défendoit avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au-lieu de rappeller mes torts, aide-moi plutôt à l'appaiser.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, & je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous ſans quelques regrets ?

SUZANNE.

Je ſuis ſûre, moi, que le jour du départ ſeroit la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh ! quand cela ſeroit, Suzon ; j'aime mieux le regretter que d'avoir la baſſeſſe de lui pardonner ; il m'a trop offenſée.

LE COMTE.

Roſine !....

LA COMTESSE.

Je ne la ſuis plus cette Roſine que vous avez tant pourſuivie ! je ſuis la pauvre Comteſſe Almaviva ; la triſte femme délaiſſée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame !

LE COMTE *ſuppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais auſſi ce billet.... il m'a tourné le ſang !

LA COMTESSE.

Je n'avois pas conſenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le ſaviez ?

LA COMTESSE.

C'eſt cet étourdi de Figaro....

LE COMTE.

Il en étoit?

LA COMTESSE.

....Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un payſan. O perfide chanteur! lame à deux tranchants! c'eſt toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refuſez aux autres: voilà bien les hommes! Ah! ſi jamais je conſentois à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jetté ce billet, j'exigerois que l'amniſtie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comteſſe. Mais comment réparer une faute auſſi humiliante?

LA COMTESSE *ſe leve.*

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi ſeul. — Mais je ſuis encore à concevoir comment les femmes prennent ſi vîte & ſi juſte l'air & le ton des circonſtances. Vous rougiſſiez, vous pleuriez, votre viſage étoit défait.... D'honneur il l'eſt encore.

La Comtesse *s'efforçant de sourire.*

Je rougissois.... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

Le Comte *souriant.*

Et ce Page en désordre, en veste & presque nud.....

La Comtesse *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

Le Comte *riant plus fort.*

Et ces prieres, ces larmes feintes....

La Comtesse.

Vous me faites rire, & j'en ai peu d'envie.

Le Comte.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, & nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, Madame, que le Roi devroit envoyer en ambassade à Londres! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point!

La Comtesse.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laiſſez-nous priſonniers ſur parole, & vous verrez ſi nous ſommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Briſons là, Monſieur le Comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence, en un cas auſſi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Hé bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame!

LE COMTE

Elle m'en a ſi ſévérement puni!

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle quand elle dit que c'eſt ſa camariſte!

LE

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon! que je suis foible! quel exemple je te donne! (*tendant la main au Comte:*) On ne croira plus à la colere des femmes.

SUZANNE.

Bon! Madame, avec eux ne faut-il pas toujours en venir là?

LE COMTE *baise ardemment la main de sa femme.*

SCENE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO *arrivant tout essoufflé.*

On disoit Madame incommodée. Je suis vîte accouru.... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE *séchement.*

Vous êtes fort attentif!

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, Monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en-bas avec les violons & les cornemuses, attendant pour m'accompa-

gner, l'inſtant où vous permettrez que je mene ma fiancée....

LE COMTE.

Et qui ſurveillera la Comteſſe au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'eſt pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme abſent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme abſent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le ſaurois pas d'ailleurs, frippon! ta phyſionomie qui t'accuſe me prouveroit déja que tu mens.

FIGARO.

S'il eſt ainſi, ce n'eſt pas moi qui mens, c'eſt ma phyſionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro! n'uſes pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour faire accroire à Monſeigneur, quand il entreroit, que le petit Page étoit dans ce cabinet où je me ſuis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage eſt conſommé.

FIGARO *cherchant à deviner.*

Le badinage... eſt conſommé?

LE COMTE.

Oui, conſommé. Que dis-tu là-deſſus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; & ſi vous l'ordonnez....

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puiſque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut que je le veuille auſſi : mais à votre place, en vérité, Monſeigneur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous diſons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! à la fin cela m'irrite.

LA COMTESSE *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, Monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit Page?

FIGARO, *bas.*

Encore tout froissé.

SUZANNE, *bas.*

Ah, Pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, Monsieur le Comte, ils brûlent de s'unir: leur impatience est naturelle! entrons pour la cérémonie.

LE COMTE *à part.*

Et Marceline, Marceline... (*haut*) je voudrois être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! est-ce que je le suis?

SCENE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

MONSEIGNEUR! Monfeigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio.

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croifées qui donnent fur mes couches. On jette toutes fortes de chofes par ces fenêtres; & tout-à-l'heure encore on vient d'en jetter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monfeigneur, il eft gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'eft un petit refte d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE *avec feu.*

Cet homme ! cet homme ! où eſt-il ?

ANTONIO.

Où il eſt ?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'eſt ce que je dis. Il faut me le trouver, déja. Je ſuis votre domeſtique ; il n'y a que moi qui prends ſoin de votre jardin, il y tombe un homme, & vous ſentez.. . que ma réputation en eſt effleurée.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours ?

ANTONIO.

Et ſi je ne buvois pas, je deviendrois enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainſi ſans beſoin.. ..

ANTONIO.

Boire ſans ſoif & faire l'amour en tout temps, Madame ; il n'y a que çà qui nous diſtingue des autres bêtes.

LE COMTE *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chaſſer.

ANTONIO.

Eſt-ce que je m'en irois ?

LE COMTE.

Comment donc ?

ANTONIO *ſe touchant le front.*

Si vous n'avez pas aſſez de çà pour garder un bon domeſtique, je ne ſuis pas aſſez bête, moi, pour renvoyer un ſi bon maître.

LE COMTE *le ſecoue avec colere.*

On a, dis-tu, jetté un homme par cette fenêtre ?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence ; tout-à-l'heure, en veſte blanche, & qui s'eſt enfui, jarni, courant....

LE COMTE *impatienté.*

Après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après ; mais je me ſuis donné contre la grille une ſi fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là.

(*levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnoîtrois l'homme ?

ANTONIO.

Oh ! que oui-dà !... ſi je l'avois vu, pourtant.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il eſt inutile de chercher, Monſeigneur; c'eſt moi qui ai ſauté.

LE COMTE.

Comment c'eſt vous!

ANTONIO.

Combien te faut-il pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre & plus fluet!

FIGARO.

Certainement; quand on ſaute on ſe pelotonne...

ANTONIO.

M'eſt avis que c'étoit plutôt... qui diroit, le gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec ſon cheval, de la porte de Séville, où peut-être il eſt déja.

ANTONIO.

O! non, je ne dis pas çà, je ne dis pas çà; je n'ai pas vu ſauter de cheval, car je le dirois de même.

LE COMTE.

Quelle patience !

FIGARO.

J'étois dans la chambre des femmes en veste blanche : il fait un chaud ! .... J'attendois-là ma Suzanette, quand j'ai ouï tout-à-coup la voix de Monseigneur & le grand bruit qui se faisoit : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet ; & s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE, *se jette dessus.*

Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier & le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche ?

FIGARO *embarrassé fouille dans ses poches & en tire des papiers.*

Non sûrement... mais c'est que j'en ai tant ;

il faut répondre à tout... (*il regarde un des papiers.*) Ceci? ah! c'eſt une lettre de Marceline en quatre pages; elle eſt belle!.... Ne feroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en priſon?... non, la voici... j'avois l'état des meubles du petit château dans l'autre poche...

(*Le Comte r'ouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Ah, dieux! Suzon, c'eſt le brevet d'Officier.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Tout eſt perdu, c'eſt le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Hé bien! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas?

Antonio. Figaro. Suzanne. La Comteſſe. Le Comte.

ANTONIO *s'approchant de Figaro.*

Monſeigneur dit ſi vous ne devinez pas?

FIGARO *le repouſſe.*

Fi donc, vilain, qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappellez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

Ah ah ah ah! *Povero!* ce ſera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avoit remis, & que j'ai oublié de lui rendre. Oh oh oh oh! étourdi que je ſuis! que fera-t-il ſans ſon brevet? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'auroit-il remis?

FIGARO *embarrassé.*

Il.... desiroit qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE *regarde son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet y manque.

LE COMTE *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'est.... qu'en effet il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valoit pas la peine.

LE COMTE *r'ouvre le papier, & le chiffonne de colere.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*à part.*) C'est ce Figaro qui les mene, & je ne m'en vengerois pas!

(*Il veut sortir avec dépit.*)

FIGARO *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCENE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, *Valets du Comte, ses Vassaux.*

MARCELINE *au Comte.*

Ne l'ordonnez pas, Monseigneur; avant de lui faire grace, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagements? de quelle nature? expliquez-vous?

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

(*La Comtesse s'assied sur une bergere; Suzanne est derriere elle.*)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MRCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE *au Comte.*

Sous condition de m'épouſer. Vous êtes un grand Seigneur, le premier juge de la Province.

LE COMTE.

Préſentez-vous au tribunal; j'y rendrai juſtice à tout le monde.

BAZILE *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je faſſe auſſi valoir mes droits ſur Marceline?

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon frippon de billet.

FIGARO.

Autre fou de la même eſpece!

LE COMTE *en colere à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître ſot!

ANTONIO *frappant dans ſa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'eſt ſon nom.

LE COMTE.

Marceline, on ſuſpendra tout juſqu'à l'examen de vos titres, qui ſe fera publiquement dans la grand'ſalle d'audience. Honnête Bazile! agent fidele eſt ſûr! allez au bourg chercher les gens du ſiege.

BAZILE.

Pour ſon affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amenerez le payſan du billet.

BAZILE.

Eſt-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous réſiſtez !

BAZILE.

Je ne ſuis pas entré au château pour en faire les commiſſions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent ſur l'orgue du village, je montre le clavecin à Madame, à chanter à ſes femmes, la mandoline aux Pages; & mon emploi, ſur-tout, eſt d'amuſer votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plait me l'ordonner.

GRIPPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, Monſigneu, ſi cela vous plaira?

LE COMTE.

Quel eſt ton nom & ton emploi?

GRIPPE-SOLEIL.

Je ſuis Grippe-Soleil, mon bon ſigneu; le petit patouriau des chevres, commandé pour le feu d'artifice. C'eſt fête aujourd'hui dans le troupiau: & je ſais ous-ce-qu'eſt toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zele me plaît; vas-y; mais vous, (*à Bazile*) accompagnez Monſieur en jouant de la guitare, & chantant pour l'amuſer en chemin; il eſt de ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL *joyeux.*

Oh, moi, je ſuis de la....

(*Suzanne l'apaiſe de la main en lui montrant la Comteſſe.*)

BAZILE *ſurpris,*

Que j'accompagne Grippe-Soleil en jouant?...

LE COMTE.

C'eſt votre emploi: partez, ou je vous chaſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE XXIII.

Les Acteurs précédents, excepté le Comte.

BAZILE *à lui-même.*

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne ſuis....

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au-lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais aſſurer le mien avec Marceline. (*à Figaro.*)

Ne conclus rien, crois-moi, que je ne ſois de retour. (*Il va prendre la guitare ſur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le ſuit.*

Conclure ! oh ! va, ne crains rien ; quand même tu ne reviendrois jamais.... tu n'as pas l'air en train de chanter ; veux-tu que je commence ?... allons, gai ! haut la-mi-la pour ma fiancée. (*Il ſe met en marche à reculons, danſe en chantant la ſéguedille ſuivante ; Bazile accompagne, & tout le monde le ſuit.*)

SEGUEDILLE : *air noté.*

Je préfere à richeſſe
La ſageſſe
De ma Suzon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

Auſſi ſa gentilleſſe
Eſt maîtreſſe
De ma raiſon ;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reſte.*)

SCENE

SCENE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *dans sa bergere.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scene que votre étourdi m'a value avec son billet.

SUZANNE.

Ah ! Madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage ! il s'est terni tout-à-coup ; mais ce n'a été qu'un nuage ; & par degrés vous êtes devenue rouge, rouge, rouge !

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre ?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant ! léger.... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah ce fatal jardinier ! Tout cela m'a remuée au point.... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah ! Madame, au contraire ; & c'est-là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne

102467

d'aisance aux Dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en soit la dupe? & s'il trouvoit cet enfant au château?

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien....

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois....

LA COMTESSE *se leve.*

Attends... Au-lieu d'un autre ou de toi, si j'y allois moi-même.

SUZANNE.

Vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il n'y auroit personne d'exposé.... le Comte alors ne pourroit nier.... Avoir puni sa jalousie & lui prouver son infidélité! cela seroit... Allons, le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin; mais surtout que personne....

SUZANNE.

Ah ! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non ; il voudroit mettre ici du ſien... Mon maſque de velours & ma canne, que j'aille y rêver ſur la terraſſe. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCENE XXV.

LA COMTESSE *ſeule.*

Il eſt aſſez effronté mon petit projet ! (*elle ſe retourne.*) Ah le ruban ! mon joli ruban ! je t'oubliois ! (*elle le prend ſur ſa bergere & le roule.*) Tu ne me quitteras plus.... tu me rappelleras la ſcene où ce malheureux enfant.... Ah ! Monſieur le Comte, qu'avez-vous fait ?... & moi, que fais-je en ce moment ?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

(*La Comtesse met furtivement le ruban dans son sein.*)

SUZANNE.

Voici la canne & votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE *avec joie.*

Madame, il est charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; & quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (*Elle baise la main de sa maîtresse.*)

(*Elles sortent.*)

Fin du second Acte.

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des Avocats, que l'on place aux deux côtés du Théâtre, de façon que le passage soit libre par-derriere. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du Théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du greffier & son tabouret de côté sur le devant, & des sieges pour Bridoison & d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du Comte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une salle du château, appellée salle du trône, & servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, & dessous, le portrait du Roi.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PEDRILLE *en veste & botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vîte.*

M'AS-TU bien entendu?

PEDRILLE.

Excellence, oui. (*il sort.*)

SCENE II.

LE COMTE *seul, criant.*

PEDRILLE?

SCENE III.

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PEDRILLE.

EXCELLENCE?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu?

PEDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PEDRILLE.

Il eſt à la grille du potager, tout ſellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, juſqu'à Séville.

PEDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles ſont bonnes.

LE COMTE.

En deſcendant, ſachez ſi le Page eſt arrivé.

PEDRILLE.

Dans l'hôtel?

LE COMTE.

Oui; ſur-tout depuis quel temps?

PEDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui ſon brevet, & reviens vîte.

PEDRILLE.

Et s'il n'y étoit pas?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, & m'en rendez compte: allez.

SCENE IV.

LE COMTE *ſeul, marche en rêvant.*

J'AI fait une gaucherie en éloignant Bazile!... la colere n'eſt bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entrepriſe ſur la Comteſſe; la Camariſte enfermée quand j'arrive; la maîtreſſe affectée d'une terreur fauſſe ou vraie; un homme qui ſaute par la fenêtre, & l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'eſt lui... le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obſcurité... Des libertés chez mes vaſſaux, qu'importe à gens de cette étoffe? Mais la Comteſſe! ſi quelque inſolent attentoit... où m'égarai-je? En vérité, quand la tête ſe monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s'amuſoit; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte!

— Elle se respecte, & mon honneur... où diable on l'a placé! De l'autre part où suis-je? Cette fripponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? j'ai voulu vingt fois y renoncer... Etrange effet de l'irrésolution! si je la voulois sans débat, je la desirerois mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre! il faut le sonder adroitement, (*Figaro paroît dans le fond; il s'arrête.*) & tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler, d'une maniere détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

.... s'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

.... je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de Monſieur Bazile.

LE COMTE.

.... & voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *ſe retourne.*

Hein? quoi? qu'eſt-ce que c'eſt?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répete.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'eſt.... la fin d'une réponſe que je faiſois: *allez dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *ſe promene.*

Sa femme!... Je voudrois bien ſavoir quelle affaire peut arrêter Monſieur, quand je le fais appeller?

FIGARO *feignant d'aſſurer ſon habillement.*

Je m'étois ſali ſur ces couches en tombant; je me changeois.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le temps....

LE COMTE.

Les domeſtiques ici.... ſont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'eſt qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

.... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit forcé tantôt de courir un danger inutile; en vous jettant....

FIGARO.

Un danger! on diroit que je me ſuis engouffré tout vivant....

LE COMTE.

Eſſayez de me donner le change, en feignant de le prendre, inſidieux valet! vous entendez fort bien que ce n'eſt pas le danger qui m'inquiete, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renverſant tout, comme le torrent de *la Morena;* vous cherchez un homme; il vous le faut, ou vous allez briſer les portes, enfoncer les

cloisons; je me trouve là par hasard; qui sait dans votre emportement si....

Le Comte *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

Figaro.

Et vous me prendre au corridor.

Le Comte *en colere.*

Au corridor! (*à part*) je m'emporte, & nuis à ce que je veux savoir.

Figaro; *à part.*

Voyons-le venir, & jouons serré.

Le Comte *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons cela. J'avois.... oui, j'avois quelqu'envie de t'emmener à Londres, courier de dépêches... mais toutes réflexions faites.....

Figaro.

Monseigneur a changé d'avis?

Le Comte.

Premiérement, tu ne sais pas l'Anglois.

Figaro.

Je sais *God-dam.*

Le Comte

Je n'entends pas.

Figaro.

Je dis que je sais *God-dam.*

Le Comte.

Hé bien?

FIGARO.

Diable ! c'eſt une belle langue que l'Anglois; il en faut peu pour aller loin : avec *God-dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, & faites ſeulement ce geſte au garçon; (*il tourne la broche*) *God-dam* ! on vous apporte un pied de bœuf ſalé ſans pain. C'eſt admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet? rien que celui-ci; (*il débouche une bouteille*) *God-dam !* on vous ſert un pot de bierre en bel étain, la mouſſe aux bords : quelle ſatiſfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies perſonnes qui vont trottant menu, les yeux baiſſés, coudes en-arriere, en tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unis ſur la bouche; ah! *God-dam!* elle vous ſangle un ſoufflet de crocheteur : preuve qu'elle entend. Les Anglois, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là quelques autres mots en converſant; mais il eſt bien aiſé de voir que *God-dam* eſt le fond de la langue; & ſi Monſeigneur n'a pas d'autre motif de me laiſſer en Eſpagne.....

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne ſais rien; travaillons-le un peu dans ſon genre.

LE COMTE.

Quel motif avoit la Comteſſe pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, Monſeigneur, vous le ſavez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens ſur tout, & la comble de préſents.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidele. Sait-on gré du ſuperflu à qui nous prive du néceſſaire?

LE COMTE.

.... Autrefois tu me diſois tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comteſſe t'a-t-elle donné pour cette belle aſſociation?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du Docteur! Tenez, Monſeigneur, n'humilions pas l'homme qui nous ſert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'eſt qu'on en voit par-tout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation déteſtable!

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle? y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiſſent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, & jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? la foule eſt là: chacun veut courir, on ſe preſſe, on pouſſe, on coudoie, on renverſe, arrive qui peut; le reſte eſt écraſé. Auſſi, c'eſt fait; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*à part*) Voici du neuf.

FIGARO.

(*à part*) A mon tour maintenant. (*haut*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'eſt un fort joli ſort: à la vérité je ne ſerai pas le courier étrenné des nouvelles intéreſſantes; mais en revanche,

heureux avec ma femme au fond de l'Andaloufie.....

LE COMTE.

Qui t'empêcheroit de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il faudroit la quitter fi fouvent, que j'aurois bientôt du mariage par-deffus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractere & de l'efprit, tu pourrois un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'efprit pour s'avancer? Monfeigneur fe rit du mien. Médiocre & rampant, & l'on arrive à tout.

LE COMTE.

....Il ne faudroit qu'étudier un peu fous moi la politique.

FIGARO.

Je la fais.

LE COMTE.

Comme l'Anglois, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui, s'il y avoit de quoi fe vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on fait, de favoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; fur-tout de pouvoir au-delà de fes forces: avoir fouvent pour grand fecret de cacher qu'il n'y

en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, & paroître profond quand on n'eſt, comme on dit, que vide & creux : jouer bien ou mal un perſonnage; répandre des eſpions & penſionner des traîtres; amollir des cachets; intercepter des lettres; & tâcher d'ennoblir la la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure!

Le Comte.

Eh! c'eſt l'intrigue que tu définis!

Figaro.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais comme je les crois un peu germaines, en faſſe qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué,* comme dit la chanſon du bon Roi.

Le Comte, *à part.*

Il veut reſter. J'entends..... Suzanne m'a trahi.

Figaro, *à part.*

Je l'enfile, & le paye en ſa monnoie.

Le Comte.

Ainſi tu eſperes gagner ton procès contre Marceline?

Figaro.

Me feriez-vous un crime de refuſer une vieille fille, quand votre Excellence ſe permet de nous ſouffler toutes les jeunes?

Le

LE COMTE *raillant.*

Au tribunal, le Magiſtrat s'oublie, & ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaiſante?

FIGARO.

Eh! qui le ſait, Monſeigneur? *Tempo e galant'uomo*, dit l'Italien; il dit toujours la vérité: c'eſt lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit; il épouſera la duegne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCENE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS *annonçant.*

Dom Guſman Brid'oiſon.

LE COMTE.

Brid'oiſon?

FIGARO.

Eh ! ſans doute. C'eſt le Juge ordinaire ; le Lieutenant du ſiege ; votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende.

(*Le Laquais ſort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reſte un moment à regarder le Comte qui rêve.*

.... EST-CE là ce que Monſeigneur vouloit ?

LE COMTE *revenant à lui.*

Moi ?... je diſois d'arranger ce ſallon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé, qu'eſt-ce qu'il manque ? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaiſes aux prud'hommes, le tabouret du Greffier, deux banquettes aux Avocats, le plancher pour le beau monde, & la canaille derriere. Je vais renvoyer les frotteurs. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE *seul.*

LE maraut m'embarrassoit ! en disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah, fripponne & frippon ! vous vous entendez pour me jouer ? soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens ; mais, parbleu, pour époux...

SCENE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE *essoufflée.*

MONSEIGNEUR... pardon, Monseigneur.

LE COMTE *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle ?

SUZANNE.

Vous êtes en colere !

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment ?

SUZANNE *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'ac-

courois vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurois rapporté dans l'instant.

Le Comte *le lui donne.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

Suzanne.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc ? c'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs.

Le Comte.

Une fiancée bien éprise, & qui perd son futur....

Suzanne.

En payant Marceline, avec la dot que vous m'avez promise...

Le Comte.

Que je vous ai promis, moi ?

Suzanne, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avois cru l'entendre.

Le Comte.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

Suzanne, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son Excellence ?

Le Comte.

Pourquoi donc, cruelle fille ! ne me l'avoir pas dit plutôt ?

SUZANNE.

Eſt-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrois ſur la brune au jardin?

SUZANNE.

Eſt-ce que je ne m'y promene pas tous les ſoirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin ſi durement!

SUZANNE.

Ce matin? — & le Page derriere le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raiſon, je l'oubliois. Mais pourquoi ce refus obſtiné, quand Bazile, de ma part?...

SUZANNE.

Quelle néceſſité qu'un Bazile?...

LE COMTE.

Elle a toujours raiſon. Cependant il y a un certain Figaro, à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout, — hors ce qu'il faut lui taire,

LE COMTE *en riant.*

Ah charmante! & tu me le promets? ſi tu manquois à ta parole, entendons-nous, mon cœur: point de rendez-vous; point de dot, point de mariage.

SUZANNE *faisant la révérence.*

Mais aussi, point de mariage, point de droit du Seigneur, Monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur j'en rafollerai! mais ta maîtresse attend le flacon....

SUZANNE *riant & rendant le flacon.*

Aurois-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE *à part.*

Elle est à moi. (*il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vîte rendre compte à Madame.

SCENE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE, Suzanne! où cours-tu donc si vîte en quittant Monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah ! mais, dis donc....

SCENE XI.

LE COMTE *rentre seul.*

Tu viens de gagner ton procès ! — Je donnois-là dans un bon piege ! O mes chers insolents ! je vous punirai de façon.... Un bon arrêt, bien juste.... mais s'il alloit payer la duegne... avec quoi ?... s'il payoit... Eeech ! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne en Figaro un inconnu pour sa niece ? En caressant cette manie.... pourquoi non ? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle*) Anto.... (*il voit entrer Marceline, &c.*)

(*Il sort.*)

SCENE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE *à Brid'oison.*

MONSIEUR, écoutez mon affaire.

BRID'OISON *en robe, & bégayant un peu.*

Eh bien ! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'eſt une promeſſe de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, *&* *cœtera*, le reſte.

MARCELINE.

Non, Monſieur, point d'*&* *cœtera*.

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la ſomme ?

MARCELINE.

Non, Monſieur, c'eſt moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien, vou-ous redemandez l'argent ?

MARCELINE.

Non, Monſieur; je demande qu'il m'épouſe.

BRID'OISON.

Hé mais, j'en-entends fort bien; & lui, veu-eut-il vous épouſer ?

MARCELINE.

Non, Monſieur; voilà tout le procès !

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès ?

MARCELINE.

Non, Monſieur. (*à Bartholo*) où ſommes-nous ! (*à Brid'oiſon*) Quoi ! c'eſt vous qui nous [illegible] ?

BRID'OISON.

Eſt-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre choſe ?

MARCELINE, *en ſoupirant.*

C'eſt un grand abus que de les vendre !

BRID'OISON.

Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous ?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en ſe frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête-homme.

FIGARO, *très-gaiement, à Marceline.*

Je vous gêne, peut-être. — Monſeigneur revient dans l'inſtant, Monſieur le Conſeiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

FIGARO.

Chez Madame votre femme, à Séville, pour la ſervir, Monſieur le Conſeiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps ?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naiſſance de Monſieur votre fils le cadet, qui eſt un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'eſt le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monſieur eſt bien bon. Ce n'eſt-là qu'une miſere.

BRID'OISON.

Une promeſſe de mariage! A-ah! le pauvre benêt!

FIGARO.

Monſieur....

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on ſecretaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'eſt-ce pas Double-main, ſ. greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'eſt qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger! je ſuis garant qu'il dévore. Oh que oui, je l'ai vu, pour l'extrait & pour le ſupplément d'extrait; comme cela ſe pratique, au reſte.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, Monsieur : si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'e-est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Hé bien, l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein ?.... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, & que tu-u ne payes pas ?...

FIGARO.

Alors Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. — Hé mais, qu'est-ce donc qu'il dit ?

SCENE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie:*

MONSEIGNEUR, Meſſieurs.

LE COMTE.

En robe ici, Seigneur Brid'oiſon! ce n'eſt qu'une affaire domeſtique: l'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'e-eſt vous qui l'êtes, Monſieur le Comte. Mais je ne vais jamais ſan-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au ſeul aſpect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'Huiſſier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapiſſant.*

L'audience.

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habit de fête;* LE COMTE *s'assied sur le grand fauteuil;* BRID'OISON *sur une chaise à côté;* LE GREFFIER *sur le tabouret derriere sa table;* LES JUGES, LES AVOCATS *sur les banquettes;* MARCELINE *à côté de* BARTHOLO; FIGARO *sur l'autre banquette;* LES PAYSANS ET VALETS *debout derriere.*

BRID'OISON *à Double-main.*

DOUBLE-MAIN, appellez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très-noble, infiniment noble, *Dom Pédro George, Hidalgo, Baron de Los altos, y montes fieros, y otros montes* : contre *Alonzo Calderon*, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue & rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de Cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur; contre le Receveur de la Province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'eſt pas de mon reſſort. Je ſervirai mieux mes vaſſaux, en les protégeant près du Roi. Paſſez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troiſieme.*

(*Bartholo & Figaro ſe levent.*)

Barbe-Agar-Raab-Madelaine-Nicole-Marceline de Verte-allure, fille majeure; (*Marceline ſe leve & ſalue*) contre *Figaro*.... nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Que-el patron eſt-ce là?

FIGARO.

C'eſt le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes Gentilhomme? (*le Greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le Ciel l'eût voulu, je ſerois fils d'un Prince.

LE COMTE, *au Greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence, Meſſieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

.... Pour cauſe d'oppoſition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite de *Verte-allure*. Le Docteur *Bartholo* plaidant pour la demandereſſe, & ledit *Figaro* pour lui-même; ſi la Cour le permet, contre le vœu de l'uſage, & la juriſprudence du ſiege.

FIGARO.

L'uſage, maître Double-main, eſt ſouvent un abus; le client un peu inſtruit ſait toujours mieux ſa cauſe que certains Avocats, qui, ſuant à froid, criant à tue tête, & connoiſſant tout, hors le fait, s'embarraſſent auſſi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire & d'endormir Meſſieurs; plus bourſoufflés après, que s'ils euſſent compoſé l'*oratio pro Murena* : moi je dirai le fait en peu de mots. Meſſieurs....

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, & n'avez que la défenſe: avancez, Docteur, & liſez la promeſſe.

FIGARO.

Oui, promeſſe!

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

Je soussigné, reconnois avoir reçu de Damoiselle, &c... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes cordonnées; laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château; & je l'épouserai, par forme de reconnoissance, &c. signé *Figaro*, tout court. Mes conclusions sont au payement du billet, & à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la Cour! & depuis *Alexandre le Grand*, qui promit mariage à la belle *Thalestris*....

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, Avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo...qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

FIGARO.

FIGARO.

Qu'il y a, Meſſieurs, malice, erreur, ou diſtraction dans la maniere dont on a lu la piece; car il n'eſt pas dit dans l'écrit : *laquelle ſomme je lui rendrai, ET je l'épouſerai; mais, laquelle ſomme je lui rendrai, OU je l'épouſerai;* ce qui eſt bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, liſez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'eſt le plus ſûr; car ſouvent les parties déguiſent en liſant. (*Il lit.*) E e e *Damoiſelle* e e e *de Verte-allure* e e e. Ha! *laquelle ſomme je lui rendrai à ſa réquiſition, dans ce château....* *ET*... *OU*... *ET*... *OU*... Le mot eſt ſi mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je ſais ce que c'eſt.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je ſoutiens, moi, que c'eſt la conjonction copulative ET qui lie les membres co-relatifs

de la phrafe : je payerai la Demoifelle, ET je l'épouferai.

FIGARO, *plaidant.*

Je foutiens, moi, que c'eft la conjonction alternative OU qui fépare lefdits membres ; je payerai la donzelle, OU je l'épouferai : à pédant, pédant & demi ; qu'il s'avife de parler latin, j'y fuis grec ; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille queftion?

BARTHOLO.

Pour la trancher, Meffieurs, & ne plus chicaner fur un mot, nous paffons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un fi mauvais refuge ne fauvera pas le coupable : examinons le titre en ce fens. (*Il lit.*) *Laquelle fomme je lui rendrai dans ce château où je l'épouferai* ; c'eft ainfi qu'on diroit, Meffieurs : *Vous vous ferez faigner dans ce lit* où *vous refterez chaudement*, c'eft dans lequel. *Il prendra deux gros grains de rhubarbe* où *vous mêlerez un peu de tamarin*, dans lefquels vous mêlerez. Ainfi, *château* où *je l'épouferai*, Meffieurs, *c'eft château dans lequel....*

FIGARO.

Point du tout : la phraſe eſt dans le ſens de celle-ci : Ou *la maladie vous tuera*, ou *ce ſera le Médecin ;* ou bien *le Médecin ;* c'eſt inconteſtable. Autre exemple : Ou *vous n'écrirez rien qui plaiſe*, ou *les ſots vous dénigreront ;* ou bien *les ſots ;* le ſens eſt clair ; car, audit cas, *ſots ou méchants* ſont le ſubſtantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma ſyntaxe ? ainſi, je la payerai dans ce château, *virgule*, *ou* je l'épouſerai....

BARTHOLO, *vîte.*

Sans virgule.

FIGARO, *vîte.*

Elle y eſt. C'eſt, *virgule*, Meſſieurs, ou bien je l'épouſerai.

BARTHOLO, *regardant le papier : vîte.*

Sans virgule, Meſſieurs.

FIGARO, *vîte.*

Elle y étoit, Meſſieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouſe eſt-il tenu de rembourſer ?

BARTHOLO, *vîte.*

Oui ; nous nous marions ſéparés de biens.

FIGARO, *vîte.*

Et nous de corps, dès que mariage n'eſt pas quittance. (*Les Juges ſe levent & opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaiſant acquittement !

DOUBLE-MAIN.

Silence, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

BARTHOLO.

Un pareil frippon appelle cela payer ſes dettes !

FIGARO.

Eſt-ce votre cauſe, Avocat, que vous plaidez ?

BARTHOLO.

Je défends cette Demoiſelle.

FIGARO.

Continuez à déraiſonner ; mais ceſſez d'injurier. Lorſque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appellât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenſeurs modérés deviendroient impunément des inſolents privilégiés. C'eſt dégrader le plus noble inſtitut. (*Les Juges continuent d'opiner bas.*)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les Juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier ?

MARCELINE.

On a corrompu le grand Juge, il corrompt l'autre, & je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton fombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiement.*

Courage, Marceline.

DOUBLE-MAIN *fe leve; à Marceline.*

Ah, c'eft trop fort! je vous dénonce; & pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit fur l'autre affaire, il foit prononcé fur celle-ci.

LE COMTE *s'affied.*

Non, Greffier, je ne prononcerai point fur mon injure perfonnelle : un Juge Efpagnol n'aura point à rougir d'un excès, digne au plus, des tribunaux afiatiques : c'eft affez des autres abus! J'en vais corriger un fecond en vous motivant mon arrêt : tout Juge qui s'y refufe, eft un grand ennemi des loix! Que peut requérir la demandereffe? mariage à défaut de payement; les deux enfemble impliqueroient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, Meffieurs.

L'HUISSIER, *glapiffant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder fa perfonne; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *Laquelle somme je payerai à la premiere réquisition, ou bien j'épouserai, &c.* La Cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se leve.*)

FIGARO *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, Monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, Messieurs. (*Le peuple sort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma niece.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, *allant de côté & d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE *s'assied.*

Ah! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devoit s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient! — (*Au Comte qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de Conseiller....

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas: je suis Gentilhomme une fois. (*Le Comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouſerez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parents?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps : je ſuis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'eſt quelqu'enfant trouvé!

FIGARO.

Enfant perdu, Docteur; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, perdu, la preuve? il crieroit qu'on lui fait injure!

FIGARO.

Monſeigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés & joyaux d'or trouvés ſur moi par les brigands, n'indiqueroient pas ma haute naiſſance, la précaution qu'on avoit priſe de me faire des marques diſtinctives, témoigneroit aſſez combien j'étois un fils précieux : & cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut ſe dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une ſpatule à ton bras droit ?

FIGARO.

D'où ſavez-vous que je dois l'avoir ?

MARCELINE.

Dieux ! c'eſt lui !

FIGARO.

Oui, c'eſt moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui ? lui !

MARCELINE, *vivement.*

C'eſt Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens ?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon Docteur, ſi vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce ſervice ; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illuſtres parents.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mere.

FIGARO.

.... Nourrice ?

BARTHOLO.

Ta propre mere.

LE COMTE.

Sa mere !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton pere.

FIGARO, *désolé.*

Oh oh oh! aye de moi.

MARCELINE.

Eſt-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mere!

BRID'OISON.

C'eſt clair, i-il ne l'épouſera pas.

☞ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils? vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils ſouvenirs engageoient, on ſeroit tenu d'épouſer tout le monde.

BRID'OISON.

E-et ſi l'on y regardoit de ſi près, per-erſonne n'épouſeroit perſonne.

☞ Ce qui ſuit, enfermé entre ces deux index, a été retranché par les Comédiens François aux repréſentations de Paris.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit ! je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! j'étois née, moi, pour être sage, & je la suis devenue si-tôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiegent, pendant que la misere nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévérement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées !

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes ! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse ; vous & vos Magistrats, si vains du droit de nous juger, & qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul

état pour les malheureuſes filles? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes: on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO, *en colere.*

Ils font broder juſqu'aux ſoldats!

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire; leurées de reſpects apparents, dans une ſervitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! ah! ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié!

FIGARO.

Elle a raiſon!

LE COMTE, *à part.*

Que trop raiſon!

BRID'OISON,

Elle a, mon-on Dieu, raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuſte? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela ſeule importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds: vis entre une épouſe, une mere tendres, qui te chériront à qui mieux mieux.

Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre, & bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on eſt ſot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée où j'ai par haſard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour ſavoir à qui je le dois! tant pis pour qui s'en inquiete. Paſſer ainſi la vie à chamailler, c'eſt peſer ſur le collier ſans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repoſent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours quoiqu'ils ceſſent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la nobleſſe & le château? vous impo-oſez à la Juſtice?

FIGARO.

Elle alloit me faire faire une belle ſottiſe, la Juſtice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'aſſommer vingt fois Monſieur, qui ſe trouve aujourd'hui mon pere! mais, puiſque le ciel a ſauvé ma vertu de ces

dangers, mon pere, agréez mes excuses..... Et vous, ma mere, embrassez-moi..... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCENE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE *accourant, une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez; qu'on ne les marie pas: je viens payer Madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire.....

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne :*

Ah ! oui, payer ! Tiens, tiens.

SUZANNE *se retourne.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc ?

SUZANNE.

Ma bêtise & ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE *en colere.*

Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaiement.*

Je la caresse ; mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE *lui donne un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir !

FIGARO, *à la compagnie.*

C'eſt-il çà de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en ſupplie, enviſage bien cette chere femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?

SUZANNE.

Affreuſe.

FIGARO.

Et vive la jalouſie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embraſſe ta mere, ma jolie Suzannette. Le méchant qui te tourmente eſt mon fils.

SUZANNE *court à elle.*

Vous ſa mere! (*elles reſtent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'eſt donc de tout-à-l'heure?

FIGARO.

.... Que je le ſais.

MARCELINE *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne ſe trompoit que de motif; c'étoit le ſang qui me parloit.

FIGARO.

FIGARO.

Et moi, le bons sens, ma mere, qui me servoit d'instinct quand je vous refusois, car j'étois loin de vous haïr; témoin l'argent....

MARCELINE *lui remet un papier.*

Il est à toi: reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE *lui jette la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, & je suis la plus fortunée des meres! Embrassez-moi, mes deux enfants; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah! mes enfants, combien je vais aimer!

FIGARO *attendri: avec vivacité.*

Arrête donc, chere mere! arrête donc! voudrois-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premieres larmes que je connoisse? elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux: je les sentois couler entre mes doigts, regarde; (*il montre ses doigts écartés*) & je les retenois bêtement! vas te promener la honte! je veux rire & pleurer en même-temps; on ne sent pas deux fois

ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mere d'un côté, Suzanne de l'autre.*)

Bartholo.
Antonio.
Suzanne.
Figaro.
Marceline
Brid'oison

MARCELINE.

O mon ami !

SUZANNE.

Mon cher ami !

BRID'OISON *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien ! moi ! je suis donc bê-ête aussi !

FIGARO *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main ! puisse-t-elle se dessécher & tomber, si jamais je la donne à la mere d'un tel drôle !

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un pere marâtre ? (*à Figaro.*) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah ! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' sœur à sti qui n'est l'enfant de personne?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécille? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!... il ne l'aura jamais. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Et cherche à présent qui t'adopte. (*Il veut sortir.*)

MARCELINE *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramene.*

Arrêtez, Docteur, ne sortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talents, de la figure.

Suzanne.
Bartholo.
Marceline.
Figaro.
Brid'oison.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa! bon papa! petit papa! voilà que je suis plus bête encore que Monsieur, moi. (*montrant Brid'oison*) Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline & Suzanne l'embrassent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*il se retourne*) Qu'est donc devenu Monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinoit quelqu'autre intrigue, il faudroit tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCENE XX.

BRID'OISON *seul.*

PLUS bê-ête encore que Monsieur ! on peut-se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais.... i-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci. (*Il sort.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une galerie ornée de candelabres, de flambeaux allumés, de fleurs, de guirlandes; en un mot, préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite est une table avec une écritoire, un fauteuil derriere.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO *la tenant à bras le corps.*

Hé bien! amour, es-tu contente? elle a converti ſon Docteur, cette fine langue dorée de ma mere! malgré ſa répugnance, il l'épouſe, & ton bourru d'oncle eſt bridé; il n'y a que Monſeigneur qui rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon réſultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'auſſi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence; en voilà deux dans nos mains qui ne ſortent pas des ſiennes. Une rivale acharnée te pourſuivoit;

étois tourmenté par une furie; tout cela s'eſt changé, pour nous, dans *la plus bonne* des meres. Hier j'étois comme ſeul au monde, & voilà que j'ai tous mes parents, pas ſi magnifiques, il vrai, que je me les étois galonnés; mais aſſez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choſes que tu avois diſpoſées, que nous attendions, mon ami, n'eſt pourtant arrivée!

FIGARO.

Le haſard a mieux fait que nous tous, ma petite: ainſi va le monde; on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre; & depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, juſqu'au paiſible aveugle qui ſe laiſſe mener par ſon chien, tous ſont le jouet de ſes caprices; encore l'aveugle au chien eſt-il ſouvent mieux conduit, moins trompé dans ſes vues, que l'autre aveugle avec ſon entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour.... (*Il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUZANNE.

Ah! c'eſt le ſeul qui m'intéreſſe!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la

folie, je fois le bon chien qui le mene à ta gentille mignonne porte; & nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'Amour & toi.

FIGARO.

Moi & l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUZANNE.

Tu vas exagérer: dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie!

SUZANNE.

Fi donc, vilain! en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent fagesse, & qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille especes: & celles qu'on fait, sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire: & celles qu'on vante, sans y ajouter foi; car toute vérité n'est pas bonne à croire: & les serments passionnés, les menaces des

tières, les proteſtations des buveurs, les promeſſes des gens en place, le dernier mot de nos marchands; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui ſoit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle eſt folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du Comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon; votre parole d'honneur ſur ce point: qu'il s'y morfonde; & c'eſt ſa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre: il n'en ſera plus queſtion.

FIGARO.

Ta bonne vérité?

SUZANNE.

Je ne ſuis pas comme vous autres ſavants; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu ?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'eſt guere.

SUZANNE.

Et comment ?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'eſt pas même aſſez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces fineſſes ; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, & tu feras une belle exception à l'uſage. (*Il veut l'embraſſer.*)

SCENE I.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH ! j'avois raiſon de le dire ; en quelque endroit qu'ils ſoient, croyez qu'ils ſont enſemble. Allons donc, Figaro, c'eſt voler l'avenir, le mariage & vous-même, que d'uſurper un

tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il eſt vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuſe.

(*Il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous fuit. . . .

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'eſt Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'eſt pas homme à laiſſer échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! eh! que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le Comte, il vous fâche à préſent de m'avoir confié ſes projets. Je vous ſais par cœur. Laiſſez-moi. (*Elle veut ſortir.*)

SUZANNE *ſe jette à genoux.*

Au nom du Ciel eſpoir de tous! vous ne ſavez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne! après vos bontés continuelles & la dot que vous me donnez!...

LA COMTESSE *la relève.*

Hé mais... je ne ſais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'eſt que je ne ſuis qu'une étourdie. (*Elle la baiſe au front.*) Où eſt ton rendez-vous?

SUZANNE *lui baiſe la main.*

Le mot de jardin m'a ſeul frappée.

LA COMTESSE, *montrant la table.*
Prends cette plume, & fixons un endroit.

SUZANNE.
Lui écrire!

LA COMTESSE.
Il le faut.

SUZANNE.
Madame! au moins, c'eſt vous....

LA COMTESSE.
Je mets tout ſur mon compte. (*Suzanne s'aſſied; la Comteſſe dicte.*)
Chanſon nouvelle, ſur l'air : ... Qu'il fera beau ce ſoir ſous les grands maronniers!... Qu'il fera beau ce ſoir...

SUZANNE *écrit.*
Sous les grands maronniers!... après?

LA COMTESSE.
Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE *relit.*
C'eſt juſte. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.
Une épingle, dépêche : elle ſervira de réponſe. Ecris ſur le revers : *renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*
Ah!... *le cachet...* celui-ci, Madame, eſt plus gai que celui du brevet.

La Comtesse, *avec un ſouvenir douloureux.*

Ah !

Suzanne *cherche ſur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à préſent !

La Comtesse *détache ſa lévite.*

Prends celle-ci. (*Le ruban du Page tombe de ſon ſein à terre.*) Ah ! mon ruban !

Suzanne *le ramaſſe.*

C'eſt celui du petit voleur ! vous avez eu la cruauté !...

La Comtesse.

Falloit-il le laiſſer à ſon bras ? c'eût été joli ! donnez donc.

Suzanne.

Madame ne le portera plus, taché du ſang de ce jeune homme.

La Comtesse *le reprend.*

Excellent pour Fanchette..... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCENE IV.

UNE JEUNE BERGERE, CHERUBIN *en fille;* FANCHETTE, *& beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, & tenant des bouquets.*

LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce ſont les filles du bourg qui viennent vous préſenter des fleurs.

LA COMTESSE *ſerrant vîte ſon ruban.*

Elles ſont charmantes : je me reproche mes belles petites, de ne pas vous connoître toutes. (*Montrant Chérubin.*) Quelle eſt cette aimable enfant qui a l'air ſi modeſte ?

UNE BERGERE.

C'eſt une couſine à moi, Madame, qui n'eſt ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle eſt jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faiſons honneur à l'étrangere. (*Elle prend le bouquet de Chérubin, & le baiſe au front.*) Elle en rougit ! (*à Suzanne.*) Ne trouves-tu pas, Suzon... qu'elle reſſemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHERUBIN, *à part, les mains sur son cœur.* Ah ! ce baiser-là m'a été bien loin.

SCENE V.

LES JEUNES FILLES, CHERUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, Monseigneur, qu'il y est ; elles l'ont habillé chez ma fille ; toutes ses hardes y sont encore, & voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, & regardant toutes les filles, il reconnoît Chérubin, lui enleve son bonnet de femme ; ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette ; il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, & dit :*) Eh ! parguenne, v'là notre Officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah ! Ciel !

SUZANNE.

Ce fripponneau !

ANTONIO.

Quand je disois là-haut que c'étoit lui !...

L E

LE COMTE, *en colere.*

Hé bien, Madame!

LA COMTESSE.

Hé bien, Monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, &, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je serois coupable, en effet, si je dissimulois encore. Il étoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant; votre premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée; l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHERUBIN *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur....

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE *étourdiment.*

Ah! Monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours: *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, *rougiſſant.*

Moi! j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, Monſeigneur. Au-lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, & je vous aimerai à la folie.

LE COMTE *à part.*

Etre enſorcelé par un Page!

LA COMTESSE.

Hé bien! Monſieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, auſſi naïf que le mien, atteſte enfin deux vérités : que c'eſt toujours ſans le vouloir, ſi je vous cauſe des inquiétudes, pendant que vous épuiſez tout, pour augmenter & juſtifier les miennes.

ANTONIO.

Vous auſſi, Monſeigneur? Dame! je vous la redreſſerai comme feue ſa mere, qui eſt morte... Ce n'eſt pas pour la conſéquence; mais c'eſt que Madame ſait bien que les petites filles, quand elles ſont grandes...

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi!

SCENE VI.

LES JEUNES FILLES, CHERUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser ! vous n'y pensez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit !

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu ; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE, *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux !

FIGARO.

Très-heureux, sans doute ; autrement....

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en

l'air ! (*Aux jeunes filles.*) Venez-vous, Meſdemoiſelles ?

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce temps le petit Page galoppoit ſur ſon cheval à Séville ?

FIGARO.

Galoppoit, ou marchoit au pas....

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez ſon brevet dans la poche ?

FIGARO *un peu étonné.*

Aſſurément ; mais quelle enquête ? (*Aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles !

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'eſt qu'un menteur.

FIGARO *ſurpris.*

Chérubin !... (*à part*) peſte du petit fat !

ANTONIO.

Y es-tu maintenant ?

FIGARO, *cherchant.*

J'y ſuis.... j'y ſuis.... Hé ! qu'eſt-ce qu'il chante ?

LE COMTE *ſechement.*

Il ne chante pas ; il dit que c'eſt lui qui a ſauté ſur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah ! s'il le dit.... cela ſe peut ; je ne diſpute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainſi vous & lui ?....

FIGARO.

Pourquoi non ? la rage de ſauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge ; & quand vous êtes en colere, il n'y a perſonne qui n'aime mieux riſquer....

LE COMTE.

Comment, deux à la fois !...

FIGARO.

On auroit ſauté deux douzaines ; & qu'eſt-ce que cela fait, Monſeigneur, dès qu'il n'y a perſonne de bleſſé ? (*Aux jeunes filles.*) Ah çà, voulez-vous venir, ou non ?

LE COMTE *outré.*

Jouons-nous une comédie ? (*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le ſignal de la marche. A vos poſtes, les belles, à vos poſtes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient, Chérubin reſte ſeul la tête baiſſée.*)

SCENE VII.

CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux ? (*Au Page.*) Pour vous, Monſieur le ſournois, qui faites le honteux, allez vous r'habiller bien vîte ; & que je ne vous rencontre nulle part de la ſoirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHERUBIN *étourdiment.*

M'ennuyer ! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de priſon.

(*Il met ſon chapeau, & s'enfuit.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(*La Comteſſe s'évente fortement, ſans parler.*)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de ſi heureux ?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son.... premier chapeau d'Officier, ſans

doute; aux enfants tout ſert de hochet.

(*Elle veut ſortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous reſtez pas, Comteſſe?

LA COMTESSE.

Vous ſavez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un inſtant pour votre protégée, ou je vous croirois en colere.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, aſſeyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce! il faut ſouffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(*Le Comte & la Comteſſe s'aſſeyent vers un des côtés de la galerie.*)

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *aſſiſe; l'on joue les folies d'Eſpagne d'un mouvement de marche.* (Symphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fuſil ſur l'épaule.*

L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES, *en habits de fête.*

DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*

DEUX AUTRES, *le voile blanc.*

DEUX AUTRES, *les gants & le bouquet de côté.*

ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE.

FIGARO *donne la main à* MARCELINE, *comme celui qui doit la remettre au* DOCTEUR, *lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à* SUZANNE *&* *à* MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES *s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du sallon, on danse une reprise du fendango* (air noté) *avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du* duo, *pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au* COMTE; *elle se met à genoux devant lui.*

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile, & lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo *suivant.* (Air noté.)

Jeune épouse, chantez les bienfaits & la gloire
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste & pure aux mains de votre époux.

SUZANNE *est à genoux, & pendant les derniers vers du duo, elle tire le Comte par son manteau, & lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte la main*

qu'elle a du côté des ſpectateurs à ſa tête, où le Comte a l'air d'ajuſter ſa toque; elle lui donne le billet.

LE COMTE *le met furtivement dans ſon ſein; on achève de chanter le* duo; *la fiancée ſe releve, & lui fait une grande révérence.*

FIGARO *vient la recevoir des mains du Comte, & ſe retire avec elle, à l'autre côté du ſallon, près de Marceline.*)

(*On danſe une autre repriſe du fendango pendant ce temps.*)

LE COMTE, *preſſé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre, & tire le papier de ſon ſein; mais en le ſortant il fait le geſte d'un homme qui s'eſt cruellement piqué le doigt; il le ſecoue, le preſſe, le ſuce, & regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :*

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainſi que Figaro, l'orcheſtre joue pianiſſimo.*)

DIANTRE ſoit des femmes, qui fourent des épingles par-tout. (*Il la jette à terre, puis il lit le billet & le baiſe.*)

FIGARO, *qui a tout vu, dit à ſa mere & à Suzanne :*

C'eſt un billet doux, qu'une fillette aura gliſſé dans ſa main en paſſant. Il étoit cacheté d'une épingle, qui l'a outrageuſement piqué.

La danſe reprend : le Comte qui a lu le billet le retourne; il y voit l'invitation de renvoyer le

cachet pour réponſe. Il cherche à terre, & retrouve enfin l'épingle qu'il attache à ſa manche.

FIGARO, *à Suzanne & à Marceline.*

D'un objet aimé tout eſt cher. Le voilà qui ramaſſe l'épingle. Ah! c'eſt une drôle de tête!

Pendant ce temps, Suzanne a des ſignes d'intelligence avec la Comteſſe. La danſe finit; la ritournelle du duo *recommence.*

(*Figaro conduit Marceline au Comte, ainſi qu'on a conduit Suzanne; à l'inſtant où le Comte prend la toque, & où l'on va chanter le* duo, *on eſt interrompu par les cris ſuivants.*)

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, Meſſieurs, vous ne pouvez entrer tous.... Ici les gardes! les gardes! (*Les gardes vont vîte à cette porte.*)

LE COMTE, *ſe levant.*

Qu'eſt-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monſeigneur, c'eſt Monſieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre ſeul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaiſance.

LA COMTESSE.

Suzanne?.... elle reviendra. (*à part à Suzanne.*) Allons changer d'habits. (*Elle ſort avec Suzanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter!

SCENE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté la Comteſſe & Suzanne;* BAZILE *tenant ſa guitare,* GRIPPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant ſur l'air du Vaudeville de la fin.* (Air noté.)

» Cœurs ſenſibles, cœurs fideles,
» Qui blâmez l'Amour léger,
» Ceſſez vos plaintes cruelles;
» Eſt-ce un crime de changer?
» Si l'Amour porte des aîles,
» N'eſt-ce pas pour voltiger?
» N'eſt-ce pas pour voltiger?
» N'eſt-ce pas pour voltiger?

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'eſt pour cela juſtement qu'il a des

aîles au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, *montrant Grippe-ſoleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéiſſance à Monſeigneur, en amuſant Monſieur, qui eſt de ſa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer ſa juſtice.

GRIPPE-SOLEIL.

Bah! Monſigneu! il ne m'a pas amuſé du tout: avec leux guenilles d'ariettes....

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, Monſeigneur, la main de Marceline; & je viens m'oppoſer....

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il long-temps que Monſieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monſieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puiſque mes yeux vous ſervent ſi bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine ſeulement d'approximer Madame....

BARTHOLO, *en riant.*

Eh pourquoi? laiſſe-le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis?....

FIGARO.

Nous amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vîte.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vîte.*

Et lui, des vers comme un journal?

FIGARO, *vîte.*

Un muſicien de guinguette!

BAZILE, *vîte.*

Un poſtillon de gazette!

FIGARO, *vîte.*

Cuiſtre d'oratorio!

BAZILE, *vîte.*

Jockey diplomatique!

LE COMTE *aſſis.*

Inſolents tous les deux!

BAZILE.

Il me manque en toute occaſion.

FIGARO.

C'eſt bien dit, ſi cela ſe pouvoit!

BAZILE.

Diſant par-tout que je ne ſuis qu'un ſot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répete !

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? es-tu un Prince, pour qu'on te flagorne? souffre la vérité, coquin! puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur : ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

Tous ensemble.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

Tous ensemble, montrant Figaro.

Et le voici.

Bazile, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable!

Brid'oison, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à ſa chere mere!

Bazile.

Qu'y auroit-il de plus fâcheux que d'être cru le pere d'un garnement?

Figaro.

D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

Bazile, *montrant Figaro.*

Dès que Monſieur eſt de quelque choſe ici, je déclare, moi, que je n'y ſuis plus de rien.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

Les Acteurs précédents, *excepté* Bazile.

Bartholo, *riant.*

Ha! ha! ha! ha!

Figaro, *ſautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

Le Comte, *à part.*

Moi, ma maîtreſſe. (*Il ſe leve.*)

Brid'oison, *à Marceline.*

Et tou-out le monde eſt ſatisfait.

LE COMTE.

Qu'on dreſſe les deux contrats; j'y ſignerai.

Tous enſemble.

Vivat! (*Ils ſortent.*)

LE COMTE.

J'ai beſoin d'une heure de retraite.

(*Il veut ſortir avec les autres.*)

SCENE XII.

GRIPPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi, je vas aider à ranger le feu d'artifice ſous les grands maronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel ſot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où eſt le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la Comteſſe, qui eſt incommodée, d'où la verra-t-elle l'artifice? c'eſt ſur la terraſſe qu'il le faut, vis-à-vis ſon appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Grippe-ſoleil? la terraſſe.

LE

LE COMTE.

Sous les grands maronniers! belle idée! (*en s'en allant, à part:*) Ils alloient incendier mon rendez-vous!

SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour sa femme! (*Il veut sortir.*)

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi: un sentiment mal dirigé m'avoit rendue injuste envers ta charmante femme: je la supposois d'accord avec le Comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connoissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie....

FIGARO.

...N'eſt qu'un ſot enfant de l'orgueil, ou c'eſt la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-deſſus, ma mere, une philoſophie.... imperturbable; & ſi Suzanne doit me tromper un jour, je lui pardonne d'avance; elle aura long-temps travaillé.... (*Il ſe retourne, & apperçoit Fanchette qui cherche de côté & d'autre.*)

SCENE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

EEEH... ma petite couſine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour ça non : on dit que c'eſt malhonnête.

FIGARO.

Il eſt vrai; mais comme cela eſt utile, on fait aller ſouvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardois ſi quelqu'un étoit là.

FIGARO.

Déjà diſſimulée, fripponne! vous ſavez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'eſt pas lui que je cherche, car je ſais fort bien où il eſt; c'eſt ma couſine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite couſine?

FANCHETTE.

A vous, petit couſin, je le dirai. — C'eſt... ce n'eſt qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle! une épingle!... & de quelle part, coquine? à votre âge vous faites déja un mét... (*Il ſe reprend, & dit d'un ton doux:*) Vous faites déja très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; & ma jolie couſine eſt ſi obligeante...

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de ſe fâcher? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine; tiens, ta petite épingle eſt celle que Monſeigneur t'a dit de remettre à Suzanne, & qui ſervoit à cacheter un petit papier qu'il tenoit; tu vois que je ſuis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le ſavez ſi bien ?

FIGARO, *cherchant.*

C'eſt qu'il eſt aſſez gai de ſavoir comment Monſeigneur s'y eſt pris pour t'en donner la commiſſion.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous ne dites : *Tiens, petite Fanchette, rends cette épingle à ta belle couſine, & dis-lui ſeulement que c'eſt le cachet des grands maronniers.*

FIGARO.

Des grands ?...

FANCHETTE.

Maronniers. Il eſt vrai qu'il a ajouté : *Prends garde que perſonne ne te voie.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma couſine : heureuſement perſonne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commiſſion ; & n'en dites pas plus à Suzanne que Monſeigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirois-je ? il me prend pour un enfant, mon couſin. (*Elle ſort en ſautant.*)

SCENE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Hé bien, ma mere!

MARCELINE.

Hé bien, mon fils!

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... il y a réellement des choses!...

MARCELINE.

Il y a des choses! hé! qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mere, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'étoit donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir!

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mere, est celle qu'il a ramassée!...

MARCELINE, *rappellant ce qu'il a dit.*

La jalousie! oh, j'ai là-dessus, ma mere, une philosophie... imperturbable; & si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne.

FIGARO, *vivement.*

Oh, ma mere! on parle comme on ſent: mettez le plus glacé des juges à plaider dans ſa propre cauſe, & voyez-le expliquer la loi! — Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur ſur ce feu! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en eſt pas où elle le croit, ma mere, avec ſes maronniers! ſi mon mariage eſt aſſez fait pour légitimer ma colere, en revanche, il ne l'eſt pas aſſez pour que je n'en puiſſe épouſer une autre, & l'abandonner....

MRCELINE.

Bien conclu! abymons tout ſur un ſoupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'eſt toi qu'elle joue, & non le Comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner ſans appel? ſais-tu ſi elle ſe rendra ſous les arbres, à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? je te croyois plus fort en jugement.

FIGARO, *lui baiſant la main avec reſpect.*

Elle a raiſon, ma mere, elle a raiſon, raiſon, toujours raiſon! mais accordons, maman, quelque choſe à la nature; on en vaut mieux après. Examinons en effet, avant d'accuſer & d'agir. Je ſais où eſt le rendez-vous. Adieu, ma mere.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

MARCELINE *seule.*

ADIEU : & moi auſſi, je le ſais. Après l'avoir arrêté, veillons ſur les voies de Suzanne ; ou plutôt avertiſſons-la ; elle eſt ſi jolie créature ! Ah ! quand l'intérêt perſonnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous ſommes toutes portées à ſoutenir notre pauvre ſexe opprimé, contre ce fier, ce terrible... (*en riant*) & pourtant un peu nigaud de ſexe maſculin.

(*Elle ſort.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente une salle de maronniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques, ou temples de jardins, sont à droite & à gauche; le fond est une carriere ornée, un siege de gazon sur le devant. Le Théâtre est obscur.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE *seule, tenant d'une main deux biscuits & une orange, & de l'autre une lanterne de papier allumée.*

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci : — s'il alloit ne pas venir à présent; mon petit rôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne vouloient pas seulement me donner une orange & deux biscuits! — Pour qui, Mademoiselle? — Hé bien, Monsieur! c'est pour quelqu'un. — Oh! nous savons; — & quand ça seroit : parce que Monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue!... que sait-on? il me le rendra peut-être! (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!.... (*Elle s'enfuit, & elle entre dans le pavillon à sa gauche.*)

SCENE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu.* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPPE-SOLEIL; TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'EST Fanchette! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, & dit d'un ton farouche :*) Bon jour, Messieurs; bon soir : êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à-peu-près?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devroit être levée.

BARTHOLO.

Eh quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur!

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là-bas dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, Messieurs; c'est ici, sous ces maronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, & le loyal Seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappellant la journée.*

Ah! vraiment je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez : il est question d'un rendez-vous : je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeller, ne manquez pas d'accourir tous, & dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze & bisque sur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. MAIS

ſouvenez-vous auſſi que l'homme qu'on fait timide, eſt dans la dépendance de tous les frippons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-allure*, du chef honoré de ma mere.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le Comte & ſa Suzanne ſe ſont arrangés ſans moi? Je ne ſuis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux Valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrois tenir aux dents, ſi j'en ſaiſis un par le bras...

(*Il ſecoue le bras de Grippe-Soleil.*)

GRIPPE-SOLEIL *s'en va en criant & pleurant.*

Ah, ah, oh, oh! damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le Ciel vous tienne en joie, Monſieur du marié!

(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

FIGARO *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :*

O femme ! femme ! femme ! créature foible & décevante ! .... nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc de tromper ? .... Après m'avoir obstinément refusé, quand je l'en pressois devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu de la même cérémonie.... Il rioit en lisant, le perfide ! & moi, comme un benêt !.... non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas.... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie !.... noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes donné la peine de naître, & rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science & de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; & vous voulez joûter.... On vient.... c'est

elle.... ce n'eſt perſonne. — La nuit eſt noire en diable, & me voilà faiſant le ſot métier de mari, quoique je ne le ſois qu'à moitié ! (*Il s'aſſied ſur un banc.*) Eſt-il rien de plus bizarre que ma deſtinée ! fils de je ne ſais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte & veux courir une carriere honnête ; & par-tout je ſuis repouſſé ! J'apprends la chymie, la pharmacie, la chirurgie ; & tout le crédit d'un grand Seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attriſter des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre ; me fuſſé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du ſerrail ; auteur Eſpagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, ſans ſcrupule : à l'inſtant un envoyé.... de je ne ſais où, ſe plaint que j'offenſe dans mes vers, la ſublime Porte, la Perſe, une partie de la Preſqu'Iſle de l'Inde, toute l'Egypte, les Royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger & de Maroc : & voilà ma comédie flambée, pour plaire aux Princes Mahométans, dont pas un, je crois, ne ſait lire, & qui nous meurtriſſent l'omoplate, en nous diſant : *chiens de Chrétiens !* — Ne pouvant avilir l'eſprit, on ſe venge en le maltraitant. — Mes joues creu-

ſoient; mon terme étoit échu : je voyois de loin arriver l'affreux records, la plume fichée dans ſa perruque; en frémiſſant je m'évertue. Il s'élève une queſtion ſur la nature des richeſſes; &, comme il n'eſt pas néceſſaire de tenir les choſes, pour en raiſonner, n'ayant pas un ſol, j'écris ſur la valeur de l'argent, & ſur ſon produit net; ſi-tôt je vois du fond d'un fiacre, baiſſer pour moi le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laiſſai l'eſpérance & la liberté. (*Il ſe leve.*) Que je voudrois bien tenir un de ces puiſſants de quatre jours; ſi légers ſur le mal qu'ils ordonnent; quand une bonne diſgrace a cuvé ſon orgueil! je lui dirois.... que les ſottiſes imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flatteur; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (*Il ſe raſſied.*) Las de nourrir un obſcur penſionnaire, on me met un jour dans la rue; &, comme il faut dîner, quoiqu'on ne ſoit plus en priſon, je taille encore ma plume, & demande à chacun de quoi il eſt queſtion : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'eſt établi dans Madrid un ſyſtême de liberté ſur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la preſ-

ſe; & que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres ſpectacles, ni de perſonne qui tienne à quelque choſe, je puis tout imprimer librement, ſous l'inſpection de deux ou trois cenſeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique; & croyant n'aller ſur les briſées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi, mille pauvres diables à la feuille; on me ſupprime; & me voilà dérechef ſans emploi! — Le déſeſpoir m'alloit ſaiſir; on penſe à moi pour une place; mais par malheur j'y étois propre: il falloit un calculateur, ce fut un danſeur qui l'obtint. Il ne me reſtoit plus qu'à voler; je me fais banquier de Pharaon: alors, bonne gens! je ſoupe en ville, & les perſonnes dites *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maiſon, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter; je commençois même à comprendre que pour gagner du bien, le ſavoir-faire vaut mieux que le ſavoir. Mais, comme chacun pilloit autour de moi, en exigeant que je fuſſe honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittois le monde, & vingt braſſes d'eau m'en al-

loient féparer, lorfqu'un Dieu bienfaifant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trouffe & mon cuir anglois; puis, laiffant la fumée aux fots qui s'en nourriffent, & la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rafant de ville en ville, & je vis enfin fans fouci. Un grand Seigneur paffe à Séville; il me reconnoît, je le marie; &, pour prix d'avoir eu par mes foins fon époufe, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce fujet. Prêt à tomber dans un abyme, au moment d'époufer ma mere, mes parents m'arrivent à la file. (*Il fe leve en s'échauffant.*) On fe débat; c'eft vous, c'eft lui, c'eft moi, c'eft toi, non ce n'eft pas nous, eh mais qui donc? (*il retombe affis.*) O, bizarre fuite d'événements! Comment cela m'eft-il arrivé? Pourquoi ces chofes & non pas d'autres? qui les a fixées fur ma tête? Forcé de parcourir la route où je fuis entré fans le favoir, comme j'en fortirai fans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore je dis ma gaieté, fans favoir fi elle eft à moi plus que le refte, ni même quel eft ce *Moi* dont je m'occupe: un affemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécille; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaifir; ayant tous les goûts

pour

pour jouir, faiſant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, ſelon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par néceſſité, mais pareſſeux....avec délices! orateur ſelon le danger, poëte par délaſſement, muſicien par occaſion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout uſé. Puis l'illuſion s'eſt détruite; & trop déſabuſé..... déſabuſé!.... Suzon, Suzon, Suzon, que tu me donnes de tourments! — J'entends marcher.... on vient. Voici l'inſtant de la criſe.

(*Il ſe retire près de la premiere couliſſe à ſa droite.*)

SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, *avec les habits de Suzon*, SUZANNE *avec ceux de la Comteſſe*, MARCELINE.

SUZANNE, *bas à la Comteſſe.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y ſeroit.

MARCELINE.

Il y eſt auſſi; baiſſe la voix.

SUZANNE.

Ainſi l'un nous écoute, & l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdré un mot, je vais me cacher dans le pavillon.

(*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*)

SCENE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

MADAME tremble ! est-ce qu'elle auroit froid ?

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si Madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah oui, le serein !

(*Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.*)

SCENE VI.

FIGARO, CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

Figaro & Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.

CHERUBIN *en habit d'Officier arrive en chantant gaiement la reprise de l'air de la romance.*

LA, la, la, &c.

J'avois une marraine;
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit Page!

CHERUBIN *s'arrête.*

On se promene ici; gagnons vîte mon asyle, où la petite Fanchette.... C'est une femme!

LA COMTESSE *écoute.*

Ah grands Dieux!

CHERUBIN *se baisse en regardant de loin.*

Me trompé-je? à cette coëffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

La Comtesse, *à part.*

Si le Comte arrivoit !....

(*Le Comte paroît dans le fond.*)

Cherubin *s'approche & prend la main de la Comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh, pourrois-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie, sur-tout au battement de mon cœur ! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse ; elle la retire.*)

La Comtesse, *bas.*

Allez-vous-en.

Cherubin.

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt?

La Comtesse.

Figaro va venir.

Le Comte, *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'apperçois ?

Cherubin *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

La Comtesse.

Qui donc ?

Le Comte, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHERUBIN.

C'eſt Monſeigneur, fripponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étois derriere le fauteuil.

LE COMTE, *à part avec fureur.*

C'eſt encore le Page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHERUBIN.

Ce ne ſera pas au moins ſans avoir reçu le prix de mon obéiſſance.

LA COMTESSE *effrayée.*

Vous prétendez?....

CHERUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baiſers, pour ton compte, & pûis cent, pour ta belle maîtreſſe.

LA COMTESSE.

Vous oſeriez?

CHERUBIN.

Oh que oui, j'oſerai; tu prends ſa place auprès de Monſeigneur; moi, celle du Comte auprès de toi: le plus attrapé, c'eſt Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau!

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un Page.

(*Chérubin veut embrasser la Comtesse.*)

(*Le Comte se met entre deux, & reçoit le baiser.*)

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousois une jolie mignonne! (*Il écoute.*)

CHERUBIN, *tâtant les habits du Comte.*

(*à part.*) C'est Monseigneur. (*Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette & Marceline.*)

SCENE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO, *s'approche.*

Je vais....

LE COMTE, *croyant parler au Page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser... (*Il croit lui donner un soufflet.*)

FIGARO *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ha, ha, ha, ha!

LE COMTE, *à la Comteſſe qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-on quelque choſe à ce Page! il reçoit le plus rude ſoufflet, & s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci!....

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas..... (*à la Comteſſe*) mais laiſſons cette bizarrerie; elle empoiſonneroit le plaiſir que j'ai de te trouver dans cette ſalle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'eſpériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet....! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'eſt pas pour te priver du baiſer, que je l'ai pris.

(*Il la baiſe au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO, *à part.*

Coquine !

SUZANNE, *à part.*

Charmante !

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine & douce, & qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle !

LA COMTESSE, *à part.*

Oh ! la prévention !

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme & rondelet ? ces jolis doigts pleins de grace & d'espiéglerie ?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour ?....

LE COMTE.

L'amour.... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire ; il m'amene à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union, rendent l'hymen si respectable !

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté....

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

... Je ne fais : moins d'uniformité peut-être ; plus de piquant dans les manieres ; un je ne fais quoi qui fait le charme ; quelquefois un refus, que fais-je ? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment ! (quand elles nous aiment) & font fi complaifantes, & fi conftamment obligeantes, & toujours, & fans relâche, qu'on eft tout furpris un beau foir de trouver la fatiété où l'on recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE *à part.*

Ah ! quelle leçon !

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai penfé mille fois que fi nous pourfuivons ailleurs ce plaifir qui nous fuit chez elles, c'eft qu'elles n'étudient pas affez l'art de foutenir notre goût, de fe renouveller à l'amour, de ranimer, pour ainfi dire, le charme de leur poffeffion par celui de la variété.

LA COMTESSE *piquée.*

Donc elles doivent tout....

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien ? changerons-nous la mar-

che de la nature? notre tâche, à nous, fut de les obtenir; la leur....

LA COMTESSE.

La leur?

LE COMTE.

Eſt de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne ſera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul beſoin d'y ſonger, toi que l'amour a faite & ſi vive & ſi jolie! avec un grain de caprice tu ſeras la plus agaçante maîtreſſe! (*Il la baiſe au front.*) Ma Suzanne, un Caſtillan n'a que ſa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus ſur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre eſt ſans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'eſt pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle eſt intéreſſée; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce ſont les apprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons pour les laiſſer paſſer?

LA COMTESSE.

Sans lumiere?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi! je m'en doutois. (*Il s'avance.*)

LE COMTE *groſſit ſa voix en ſe retournant.*

Qui paſſe ici?

FIGARO, *en colere.*

Paſſer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas à la Comteſſe.*

C'eſt Figaro!... (*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous ſuis.

(*Elle entre dans le pavillon à ſa droite, pendant que le Comte ſe perd dans le bois, au fond.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obſcurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le Comte & la Comteſſe, qu'il prend pour Suzanne.*

JE n'entends plus rien ; ils ſont entrés; m'y voilà. (*D'un ton altéré.*) Vous autres époux mal-adroits, qui tenez des eſpions à gages, & tournez des mois entiers autour d'un ſoupçon, ſans l'aſſeoir; que ne m'imitez-vous? dès le premier jour je ſuis ma femme, & je l'écoute; en un tour de main on eſt au fait: c'eſt charmant, plus de doutes; on ſait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureuſement que je ne m'en ſoucie guere, & que ſa trahiſon ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'eſt avancée doucement dans l'obſcurité.*

(*A part.*) Tu vas payer tes beaux ſoupçons. (*Du ton de la Comteſſe.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudroit de bon cœur que la peſte eût étouffé en naiſſant....

SUZANNE, *du ton de la Comteſſe.*

Eh! mais, c'eſt Figaro.

FIGARO *regarde, & dit vivement.*

Madame la Comteſſe!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vîte.*

Ah! Madame, que le Ciel vous amene à propos! où croyez-vous qu'eſt Monſeigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, *plus vîte.*

Et Suzanne mon épouſée, où croyez-vous qu'elle ſoit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très-vîte.*

Cette Suzon qu'on croyoit ſi vertueuſe, qui faiſoit la réſervée! Ils ſont enfermés là-dedans. Je vais appeller.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec ſa main, oublie de déguiſer ſa voix.*

N'appellez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh c'eſt Suzon! God-dam!

SUZANNE, *du ton de la Comteſſe.*

Vous paroiſſez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtreſſe ! qui veut me ſurprendre !

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En ſentez-vous le vif deſir ?

SUZANNE.

Je ne ferois donc pas de mon ſexe ! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a perſonne ici de trop, celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le ſouffleterois !

FIGARO, *à part.*

Il ſeroit bien gai qu'avant la noce !

SUZANNE.

Mais qu'eſt-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'aſſaiſonne pas ?

FIGARO.

Par-tout, où vous n'en voyez point, croyez que le reſpect diſſimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne ſais ſi vous le penſez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah ! Madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonſtances ; & que le

dépit ſupplée en vous, aux graces qui manquent à ma priere.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle.

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, Monſieur, avez-vous ſongé ?....

FIGARO.

Oui, Madame, oui, j'ai ſongé.

SUZANNE.

.... Que pour la colere & l'amour....

FIGARO.

.... Tout ce qui ſe differe eſt perdu. Votre main, Madame ?

SUZANNE, *de ſa voix naturelle, & lui donnant un ſoufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah Demonio ! quel ſoufflet !

SUZANNE *lui en donne un ſecond.*

Quel ſoufflet ! & celui-ci ?

FIGARO.

Et *ques-à-quo !* de par le diable ! eſt-ce ici la journée des tapes ?

SUZANNE *le bat à chaque phraſe.*

Ah ! *ques-à-quo ?* Suzanne : voilà pour tes ſoupçons ; voilà pour tes vengeances & pour

tes trahiſons, tes expédients, tes injures & tes projets. C'eſt-il çà de l'amour, dis donc comme ce matin?

FIGARO *rit en ſe relevant.*

Santa Barbara! oui c'eſt de l'amour. O bonheur! ô délices! ô cent fois heureux Figaro! frappe ma bien-aimée, ſans te laſſer. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtriſſures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné, qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! bon frippon, vous n'en ſéduiſiez pas moins la Comteſſe, avec un ſi trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre, au ſon de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien roſſer & garder rancune, eſt auſſi par trop féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyois avec lui; & comment cet habit, qui m'abuſoit, te montre enfin innocente....

SUZANNE.

SUZANNE.

Eh c'eſt toi qui es un innocent, de venir te prendre au piege apprêté pour un autre! Eſt-ce notre faute à nous, ſi voulant muſeler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah, Figaro, pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là! — Sa femme? O douze ou quinze mille fois ſpirituelles femelles! — Ainſi les baiſers de cette ſalle?

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du Page?

SUZANNE, *riant.*

A Monſieur.

FIGARO.

Et tantôt, derriere le fauteuil?

SUZANNE.

A perſonne.

FIGARO.

En êtes-vous ſûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des ſoufflets, Figaro.

FIGARO *lui baiſe la main.*

Ce ſont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte étoit de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, Superbe, humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela eſt juſte; à genoux, bien courbé, proſterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah! ce pauvre Comte! quelle peine il s'eſt donnée....

FIGARO *ſe releve ſur ſes genoux.*

.... Pour faire la conquête de ſa femme!

SCENE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, & va droit au pavillon à ſa droite.* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

JE la cherche en vain dans le bois, elle eſt peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'eſt lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, & moi je croyois.....

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu? (*Il lui baiſe la main.*)

LE COMTE *ſe retourne.*

Un homme aux pieds de la Comteſſe!.... Ah! je ſuis ſans armes. (*Il s'avance.*)

FIGARO *ſe releve tout-à-fait en déguiſant ſa voix.*

Pardon, Madame, ſi je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire étoit deſtiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'eſt l'homme du cabinet de ce matin. (*Il ſe frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne ſera pas dit qu'un obſtacle auſſi ſot aura retardé nos plaiſirs.

LE COMTE, *à part.*

Maſſacre, mort, enfer!

FIGARO, *la conduiſant au cabinet.*

(*bas.*) Il jure. (*haut.*) Preſſons-nous donc,

Madame, & réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai fauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah! tout fe découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à fa gauche.*

Avant d'entrer, voyez fi perfonne n'a fuivi. (*Il la baife au front.*)

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance!

(*Suzanne s'enfuit dans le pavillon où font entrés Fanchette, Marceline & Chérubin.*)

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO.

(*Le Comte faifit le bras de Figaro.*)

FIGARO, *jouant la frayeur exceffive.*

C'EST mon maître.

LE COMTE *le reconnoît.*

Ah, fcélérat, c'eft toi! Holà, quelqu'un, quelqu'un!

SCENE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PEDRILLE *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon, c'eſt Pédrille. Es-tu tout ſeul?

PEDRILLE.

Arrivant de Séville à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, & crie bien fort.

PEDRILLE, *criant à tue tête.*

Pas plus de Page que ſur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repouſſe.*

Eh, l'animal!

PEDRILLE.

Monſeigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeller. — Holà quelqu'un; ſi l'on m'entend, accourez tous!

PEDRILLE.

Figaro & moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

TU vois qu'à ton premier ſignal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à ſa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas à Figaro.*

Tu l'as ſurpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vaſſaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez ſur la vie.

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE *furieux.*

Taiſez-vous donc. (*A Figaro d'un ton glacé.*) Mon Cavalier, répondez-vous à mes queſtions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourroit m'en exempter, Monſeigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est çà parler.

LE COMTE *reprend sa colere.*

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma fureur! ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent & se font tuer, pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*Se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer! Nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la Dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vîte.*

Dans celui-ci?

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulieres.

BAZILE, *étonné.*

Ha, ha!

LE COMTE, *vîte.*

Vous l'entendez, Messieurs.

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons ?

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune perſonne a-t-elle un autre engagement que vous ſachiez ?

FIGARO, *froidement.*

Je ſais qu'un grand Seigneur s'en eſt occupé quelque temps ; mais, ſoit qu'il l'ait négligée ou que je lui plaiſe mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf... (*Se contenant.*) Au moins il eſt naïf ! car ce qu'il avoue, Meſſieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de ſa complice.

BRID'OISON *ſtupéfait.*

Sa-a complice !

LE COMTE *avec fureur.*

Or, quand le déshonneur eſt public, il faut que la vengeance le ſoit auſſi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'EST jufte.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'i-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE, CHERUBIN.

LE COMTE *parlant dans le pavillon, & attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

TOUS vos efforts font inutiles; vous êtes perdue, Madame; & votre heure eft bien arrivée! (*Il fort fans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union auffi déteftée!....

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon Page ?

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE, *hors de lui.*

(*à part.*) Et toujours le Page endiablé! (*à Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce sallon?

CHERUBIN, *timidement.*

Je me cachois, comme vous l'avez ordonné.

PEDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant son juge, l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est Madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a parguenne, une bonne Providence; vous en avez fait tant dans le pays....

LE COMTE *furieux.*

Entre donc.

(*Antonio entre.*)

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

Vous allez voir, Messieurs, que le Page n'y étoit pas seul.

CHERUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO; FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, Madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.*

La petite cousine!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO *se retourne & s'écrie.*

Ah palſembleu! Monſeigneur, il eſt gaillard de me choiſir pour montrer à la compagnie que c'eſt ma fille qui cauſe tout ce train-là!

LE COMTE, *outré.*

Qui la ſavoit là-dedans?

(*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, Monſieur le Comte, ceci n'eſt pas plus clair. Je ſuis de ſang froid, moi.

(*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-auſſi trop embrouillée.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en-dedans, & ſortant.*

NE craignez rien, Madame, il ne vous ſera fait aucun mal. J'en réponds. (*Il ſe retourne & s'écrie :*) Marceline! ....

BAZILE.

Ha, ha!

FIGARO, *riant.*

Hé, quelle folie! ma mere en eſt?

ANTONIO.

A qui pis ſera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La Comteſſe....

SCENE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SUZANNE.

(*Suzanne, ſon éventail ſur le viſage.*)

LE COMTE.

....AH! la voici qui ſort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, Meſſieurs, que mérite une odieuſe....

(*Suzanne ſe jette à genoux, la tête baiſſée.*)

LE COMTE, *fort.*

Non, non.

(*Figaro ſe jette à genoux de l'autre côté.*)

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

(*Marceline ſe jette à genoux devant lui.*)

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

(*Tous ſe mettent à genoux, excepté Brid'oiſon.*)

LE COMTE, *hors de lui.*

Y fuſſiez-vous un cent!

SCENE XIX & derniere.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS. LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE *regardant la Comtesse & Suzanne.*

Ah, qu'eſt-ce que je vois!

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi c'e-eſt Madame.

LE COMTE *veut relever la Comteſſe.*

Quoi c'étoit vous, Comteſſe? (*d'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon bien généreux....

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez, *non, non,* à ma place; & moi pour la troiſieme fois d'aujourd'hui, je l'accorde ſans condition.

(*Elle ſe releve.*)

SUZANNE *ſe releve.*

Moi auſſi.

MARCELINE *ſe releve.*

Moi auſſi.

FIGARO *ſe releve.*

Moi auſſi; il y a de l'écho ici! (*Tous ſe relevent.*)

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruſer avec eux; ils m'ont traité comme un enfant!

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, Monſieur le Comte.

FIGARO, *s'eſſuyant les genoux avec ſon chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci, forme bien un Ambaſſadeur!

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?....

SUZANNE.

C'eſt Madame qui l'avoit dicté.

LE COMTE.

La réponſe lui en eſt bien due.

(*Il baiſſe la main de la Comteſſe.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourſe à Figaro & le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourſe dans ſa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher!

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPPE-SOLEIL.

Et la jarretiere de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, & le jette à terre.*

La jarretiere? Elle étoit avec ses habits; la voilà.

(*Les garçons de la noce veulent la ramasser.*)

CHERUBIN, *plus alerte, court la prendre & dit:*

Que celui qui la veut, vienne me la disputer.

LE COMTE *en riant, au Page.*

Pour un Monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHERUBIN *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon Colonel?

FIGARO, *avec une colere comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu: voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? ha, ha, ha, qu'en dites-vous donc, ma chere Comtesse?

LA COMTESSE *absorbée revient à elle, & dit avec sensibilité:*

Ah! oui, cher Comte, & pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du Juge.*

Et vous, Don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, Monsieur le Comte....

te.... ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé !

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisoit. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme & de la fortune....

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible ?

BARTHOLO.

Je les connois.

FIGARO, *saluant les Spectateurs.*

Ma femme & mon bien mis à part, tous me feront honneur & plaisir.

On joue la ritournelle du Vaudeville. (Air noté.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe ;
Que de biens pour un époux !
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe ;
L'homme adroit fait son parti :

FIGARO.

Je le ſais...

(*Il chante.*) *Gaudeant bene nati.*

BAZILE.

Non....

(*Il chante.*) *Gaudeat bene nanti.*

SUZANNE.

IIe. COUPLET.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante, & chacun rit;
Que ſa femme ait un caprice,
S'il l'accuſe, on la punit.
De cette abſurde injuſtice,
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. . . . *bis.*

FIGARO.

IIIe. COUPLET.

Jean-Jeannot, jaloux riſible,
Veut unir femme & repos;
Il achete un chien terrible,
Et le lâche en ſon enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout eſt mordu;
Hors l'amant qui l'a vendu. . . . *bis.*

LA COMTESSE.

IVe. COUPLET.

Telle eſt fiere & répond d'elle,
Qui n'aime plus ſon mari;
Telle autre preſque infidelle,
Jure de n'aimer que lui.

La moins folle, hélas! eſt celle
Qui ſe veille en ſon lien,
Sans oſer jurer de rien. . . . . . *bis.*

LE COMTE.

V^e. COUPLET.

D'une femme de Province,
A qui ſes devoirs ſont chers;
Le ſuccès eſt aſſez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous. . . . . *bis.*

MARCELINE.

VI^e. COUPLET.

Chacun ſait la tendre mere
Dont il a reçu le jour;
Tout le reſte eſt un myſtere,
C'eſt le ſecret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce ſecret met en lumiere
Comment le fils d'un butor
Vaut ſouvent ſon peſant d'or. . . . *bis.*

VII^e. COUPLET.

Par le ſort de la naiſſance,
L'un eſt Roi, l'autre eſt berger;
Le haſard fit leur diſtance;
L'eſprit ſeul peut tout changer.
De vingt Rois que l'on encenſe
Le trépas briſe l'autel;
Et Voltaire eſt immortel. . . . . *bis.*

Cherubin.

VIII^e. Couplet.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre eſt votre image;
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. . . . . *bis.*

Suzanne.

IX^e. Couplet.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grace à la raiſon.
Ainſi la nature ſage
Nous conduit, dans nos deſirs,
A ſon but par les plaiſirs. . . . . *bis.*

Brid'oison.

X^e. Couplet.

Or, Meſſieurs, la Co-omédie
Que l'on juge en cè-et inſtant
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peſte, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout finit par des chanſons. . . . . *bis.*

Ballet général.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATIONS.

J'AI lu, par ordre de M. le Lieutenant de Police, la Piece intitulée : *La folle Journée*, ou *le Mariage de Figaro* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion & la repréſentation. A Paris, ce vigt-huit Février mil ſept cent quatre-vingt-quat.

Signé, COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

J'AI lu, par ordre de M. le Lieutenant-général de Police, la Piece intitulée : *La folle Journée*, ou *le Mariage de Figaro* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce vingt-un Mars mil ſept cent quatre-vingt-quatre.

Signé, BRET.

VU les approbations ; permis d'imprimer & repréſenter. A Paris, ce vingt-neuf Mars mil ſept cent quatre vingt-quatre.

Signé, LENOIR.

S'adreſſer, pour la Muſique de l'Ouvrage à M. BAUDRON, *chef d'orcheſtre du Théâtre François.*

ERRATA.

PRÉFACE.

Page x, *ligne* 15, ces fantômes, *lifez*, fes fantômes.
xij, 20, n'exifte, *lifez*, exifte.
ibid. 22, les bons & les mauvais, *lifez*, bons & mauvais.
xiij, 20, ces grands coups, *lifez*, fes grands coups.
xv, 17, de l'œil de bœuf ou des carroffes, *lifez*, de l'Œil-de-bœuf & des Carroffes.
xxxij, 9, la coquette ou la coquine, *lifez*, la coquette ou coquine.
lix, 23, efpagnole, *lifez*, efpagnol.

COMÉDIE.

Page 134, *ligne* 25, dans lefquels vous mêlerez, *lifez*, dans lefquels on mêlera.

00102467

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016